



DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 187 - OCTOBRE 2011 - 2,30 EUROS

**Le Lavoir Moderne
Parisien menacé
de disparition**

(Page 10)

Punaises, termites, rats: stop !

Les nuisibles, comment s'en débarrasser.

(Pages 6 et 7)

**La "nouvelle mosquée" de la
Porte des Poissonniers**

(Page 4)



À l'entrée de la salle de prière, les fidèles se déchaussent.

**Cent ans, dix ans :
le double anniversaire
de l'hôpital Bretonneau**

(Pages 2 et 3)

La Fête des Vendanges

(Page 8)

**Le commissariat de la rue
Raymond Queneau ne rouvrira pas**

(Page 9)

**Portes d'Or et Montmartre aux
artistes : ateliers ouverts**

(Pages 11 et 12)

**Dans les secrets de l'appartement
de Boris Vian, cité Véron**

(Page 13)

**Histoire : C'était la caserne
de Clignancourt**

(Pages 16 et 17)

**La nouvelle grande exposition
de la Halle Saint-Pierre**

(Page 20)

Où en sont les Jardins d'Éole

(Page 23)

**Portrait : Maurice Pytkiewicz,
président des plongeurs**

(Page 24)

Le bulletin d'abonnement est en page 18.

01 32713

Le dossier du mois

Les "100 et 10 ans" de l'hôpital Bretonneau, de la pédiatrie à la gériatrie

Établi en 1901, hôpital pour enfants, alors modèle de modernité, puis fermé en 1988, pour... vétusté irrémédiable, Bretonneau a rouvert en 2001 pour soigner les personnes âgées, à nouveau modèle de modernité.

L'hôpital Bretonneau fête, en cette fin 2011, ses 110 et ses 10 ans : créé en 1901 comme hôpital pédiatrique, fermé en 1988 mais ressuscité en 2001 comme hôpital gériatrique.

Diverses manifestations ponctuent ce double anniversaire, dont une grande exposition, inaugurée le 29 septembre pour durer jusqu'au 30 novembre, et un colloque qui aura lieu le jeudi 3 novembre sur le thème *L'hôpital, un partenaire pour bien vieillir*. Par ailleurs, la direction publie quatre "lettres", brochures illustrées racontant son histoire hier et aujourd'hui, assorties de témoignages. Les deux premières sont sorties en janvier et juin, les deux dernières paraissent en octobre et décembre.

Un hôpital innovant

La genèse de la construction du premier hôpital, qui déjà portait le nom de Pierre Fidèle Bretonneau (1778-1862), spécialiste des maladies infectieuses, remonte à 1895. À cette époque, l'hospitalisation des enfants malades n'était assurée à Paris que dans deux établissements, Necker et Trousseau, ce dernier vétuste et archaïque : peu d'hygiène, promiscuité entre contagieux... plus de 20 % des petits malades y mouraient dans les années 1890. Aussi fut-il décidé de réorganiser complètement Trousseau et de construire deux nouveaux hôpitaux modernes, Hérold dans le 19^e et Bretonneau dans le 18^e, tout près du cimetière Montmartre.

Construit sur un terrain triangulaire de 14 500 m², bordé par les rues Etex, Carpeaux et Joseph-de-Maistre, Bretonneau fut conçu selon un modèle pavillonnaire avec des petits bâtiments séparés, chacun consacré à une pathologie ce qui permettait d'isoler les diverses maladies et éviter la



Christian Adnin

À l'hôpital Bretonneau aujourd'hui.

contagion. Il a ouvert le 1^{er} mars 1901 avec 244 lits au total, deux médecins, un chirurgien, un dentiste, un pharmacien et 130 agents hospitaliers. 4 250 admissions la première année, puis quelque 5 000 par an dans les années 1910 où le nombre de lits passait à 277 (salles dortoirs mais boxes séparant chaque petit malade).

Parallèlement, ouvrait un dispensaire gratuit pour indigents avec possibilité d'y prendre bains et douches (86 000 usagers en 1915). En 1925, l'hôpital s'agrandissait et se dotait, en 1929, d'une maternité et d'un centre de consultation pour nourrissons.

Dans les années 1950, avec le recul des maladies infectieuses infantiles grâce au développement des vaccinations, Bretonneau se reconvertissait en chirurgie néonatale et instaurait des chambres individuelles au lieu de dortoirs. Résultat : on passa de 616 lits à 419 seulement.

Le nouveau Bretonneau

Et puis, Bretonneau commença à payer son tribut au temps et aux nouvelles technologies. Sa rénovation s'imposait mais s'avérait trop difficile. En 1975 la maternité fermait et en 1988, c'était le tour de l'hôpital tout entier (tout comme Hérold), son équipe soignante rejoignant le tout nouvel hôpital Robert-Debré.

Bretonneau, toutefois, ne devait pas disparaître mais au contraire renaître avec de nouvelles missions. En 1995, l'Assistance publique décidait d'y installer un hôpital gériatrique pour mieux répondre aux besoins des personnes âgées malades du nord-ouest parisien. Les deux cents lits spécialisés de Bichat se trouvaient en effet très insuffisants, d'autant plus que 30 000 personnes de plus de 75 ans étaient comptabilisées dans le 17^e et le 18^e. Prévu pour démarrer en 1996, les travaux n'ont commencé qu'en

1998 pour s'achever en 2001.

Le nouveau Bretonneau a ouvert (235 lits) et accueilli ses premiers patients en juillet 2001. Toujours inscrit dans le même triangle isocèle, avec des logements pour le personnel construits dans sa pointe, l'ensemble a été construit par le cabinet Valode et Pistre. Les architectes ont gardé le porche originel de l'ancienne entrée, rue Carpeaux (l'entrée se fait maintenant au 23 de la rue Joseph-de-Maistre) et les façades en brique de deux des anciens pavillons qui abritent désormais des activités de formation et de recherche.

Tout le reste a été reconstruit et conçu pour répondre au projet élaboré par l'équipe de la première directrice de l'hôpital, Isabelle Lesage, projet poursuivi par la nouvelle directrice, Marie Warnier.

Lieu de soins et de vie

Bretonneau dispense des soins de longue durée et possède même une unité de soins palliatifs. Certains malades ne le quittent pas, en fin de vie ou atteints de démence, mais l'hôpital offre une palette de traitements gradués et adaptés pour favoriser le maintien ou le retour à domicile. L'hospitalisation de jour est possible et l'on peut se ren-

Le bébé recueilli par Joséphine Baker

Justine Mayeur, résistante, militante communiste, qui fut infirmière puis surveillante à Bretonneau de 1934 à sa retraite en 1963 (elle est revenue dans le nouveau Bretonneau pour y mourir en 2006 à quelques jours de son centième anniversaire) raconte cette histoire dans ses souvenirs :

Un jour, un bébé fut trouvé dans une poubelle près de l'hôpital. Il y a été recueilli et soigné. Les journaux en ont parlé. Et, voici qu'une belle voiture

s'arrête, Joséphine Baker en descend et, quelque temps plus tard, emmène cet enfant. Il a rejoint la "tribu arc en ciel" des Milandes, la propriété de la célèbre chanteuse où vivaient tous ces enfants venus de partout qu'elle avait adoptés.

(Témoignage pris dans une brochure sur l'histoire de Bretonneau publiée par la direction de l'hôpital à l'occasion de l'anniversaire.) ■



DR
Une salle de l'ancien hôpital vers 1910, du temps où il était spécialisé dans les soins aux enfants.

dre à Bretonneau pour de simples consultations. Des équipes pluridisciplinaires interviennent également au domicile des patients ou en maison de retraite. En 2004, un centre dentaire, ouvert à tous, a été inauguré

Ouvert sur la ville

Par ailleurs, l'hôpital se veut lieu de vie. Ainsi, Bretonneau s'organi-

se en quatorze unités d'hospitalisation à court, moyen et long terme. Ces unités, qui s'appellent des "maisonnées", sont conçues comme de grands appartements collectifs animés par un maître ou une maîtresse de maison. Elles comportent une cuisine, une salle à manger, un salon, un poste de soins et onze chambres à un ou deux lits où séjournent quinze personnes âgées

au maximum. Aucune chambre ne donne sur le cimetière. Chaque maisonnée dispose d'un jardin et d'une terrasse.

En 2005 les jardins fleuris se sont agrémentés d'une vigne, une vraie vigne (126 pieds de malbec) dont on vendange le raisin comme à Montmartre.

Dans le même esprit, et dans une démarche d'ouverture sur le quartier, une "rue intérieure" a été créée. Elle regroupe un café, un restaurant, une médiathèque, un atelier de peinture, un salon de coiffure, un oratoire, la crèche des enfants du personnel... C'est un lieu d'animations (nombreuses expositions) et de rencontres entre patients, visiteurs, familles, bénévoles chargés des divers ateliers proposés aux résidents.

Il existe également une salle de spectacles de 180 places où films, concerts, pièces de théâtre sont régulièrement montrés et où le public vient, sans boudier son plaisir, se mêler aux résidents.

Partie intégrante du projet, le "Point Émeraude 18e" est installé au 3 place Jacques-Froment, face à l'hôpital. Comme tous les Points Émeraude de la capitale, il accueille, informe, conseille et oriente les personnes âgées et leurs familles : informations sur les clubs de loisirs et les associations du quartier, informations sur les droits, conseils pour trouver une aide à domicile, informations sur les maisons de retraite...

Bretonneau, en raison de sa spécificité, est moins concerné que d'autres par la réforme des hôpitaux, moins atteint par la "rigueur" qui prévoit la suppression de 3 500 à 4 000 emplois d'ici 2012 à Paris. Toutefois, "rentabilité" oblige, le coût des chambres individuelles a augmenté. Enfin, le jardinier a été remercié et l'entretien des jardins a été confié à une entreprise privée.

Marie-Pierre Larrivé

Les artistes dans l'Hôpital éphémère



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Peintres, sculpteurs, musiciens y ont habité et travaillé...

Pendant quelques années, entre 1990 et 1996, les locaux désaffectés ont été utilisés par des organismes sociaux, dont l'Armée du Salut et les Restos du cœur qui y avaient installé un de leurs centres de distribution de vivres. Et une partie a été investie par des artistes, de novembre 1990 à fin juin 1996. Ce fut "l'Hôpital éphémère".

Fédérés dans une association créée en 1987 et baptisée "Usines éphémères" (car, au départ, elle s'installait provisoirement dans d'anciennes usines avant démolition), ils furent plus de deux-cents à occuper les lieux, avec l'accord de l'AP-HP et même la signature d'une convention. Peintres et plas-

ticiens, stylistes, musiciens, photographes, danseurs, ils y avaient installé leurs ateliers, y avaient monté des studios d'enregistrement et de répétition et donné fêtes et spectacles ouverts au voisinage.

À la fin de "l'Hôpital éphémère", départ sans problème, d'abord pour une ancienne caserne à Pontoise, puis installation de l'association en octobre 2004 quai de Valmy, au bord du canal Saint-Martin, dans un ancien magasin de matériaux de construction. Il s'appelait "Point P" et le lieu a pris le nom de "Point éphémère" avec, comme à Bretonneau, résidences d'artistes, expositions et spectacles. ■

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10. 18dumois@gmail.com

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinnet, Fabrice Benoist, Virginie Chardin, Djimmy Chatelain, Patricia Cherqui Tessa Chery, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Marie-Pierre Larivé, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pascal Zingile.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Michel Cyprien, président, Marika Hubert, vice-présidente, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe.

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

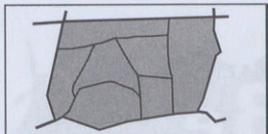
Une place Louise-Blanquart

Hommage va être rendu à Louise Blanquart, militante syndicaliste et politique, avec une place à son nom, à l'intersection des rues Ronsart et Rodier.

Louise (1921-2008) habitait le 18e. Résistante pendant la guerre, elle diffuse les cahiers clandestins de *Témoignage chrétien*. En 1946, elle décide de s'établir en usine, adhère à la CGT puis au PCF. et se bat contre les guerres d'Indochine et d'Algérie.

En 1964, elle devient journaliste et assure la rédaction en chef d'*Antoinette*, magazine féminin de la CGT. Elle en démissionne en 1968, elle entre deux ans plus tard à *L'Humanité* où elle tient la rubrique consacrée aux femmes et participe à la bataille pour l'avortement.

Elle quitte le PCF en 1990, se rapproche des écologistes et adhère, dans ses dernières années, aux Verts. ■



La vie du 18e

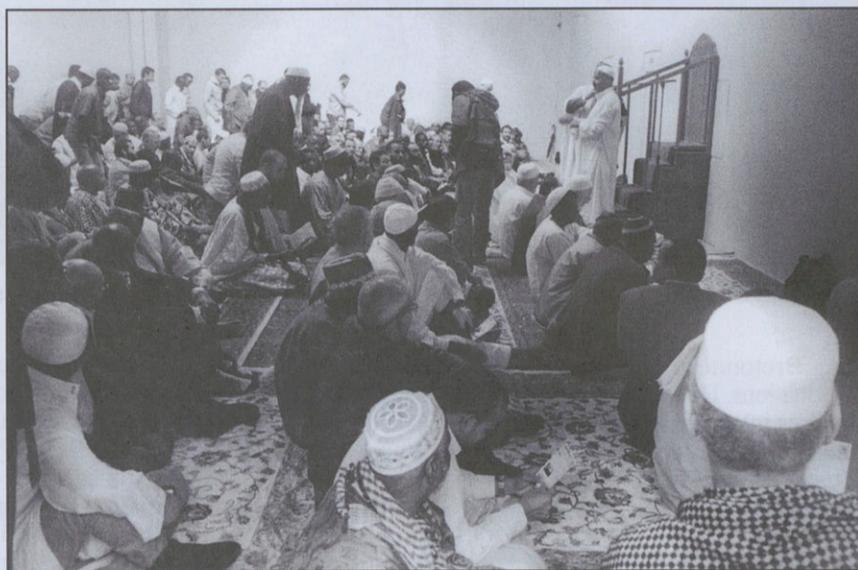
Une foule énorme à la nouvelle salle de prière pour les musulmans, Porte des Poissonniers

Le ministre de l'Intérieur avait décidé de mettre fin aux prières dans les rues (voir notre dernier numéro). Après des discussions parfois difficiles avec les responsables des deux mosquées du 18e, un accord a été conclu. Dès le 16 septembre, un nouveau local, tout au nord de l'arrondissement, a accueilli les fidèles.

Photos Noël Monier



Le bâtiment de la nouvelle salle de prière, côté sud.



16 septembre : pour la première fois, les fidèles s'installent dans le local.

Le nouveau lieu de prière pour les musulmans dans le 18e a ouvert ses portes vendredi 16 septembre, à la date fixée par le ministre de l'Intérieur Claude Guéant. L'entrée se fait par l'avenue de la Porte-des-Poissonniers, tout au nord de l'arrondissement. Les fidèles y sont venus en foule, plus de 2 000 selon la police, autour de 4 000 selon les responsables musulmans.

Ils n'ont pas tous trouvé place dans la salle de prière. Ils étaient des centaines à prier dehors, sur l'esplanade. Mais, celle-ci se trouvant dans une enceinte close, la volonté du ministre, mettre fin aux prières sur la voie publique, est respectée.

Le vendredi suivant, le 23, il y avait encore plus de monde.

Un ancien atelier

Cette "nouvelle mosquée", comme on dit déjà, est un bâtiment tout en longueur, ancien atelier de la caserne de Clignancourt (voir pages 16 et 17). D'un côté, sur la rue Jean-Cocteau, un long mur sans ouvertures ; de l'autre côté, de larges parois vitrées (voir la photo ci-dessus), ouvrant sur une vaste esplanade, ancien parking.

Le bâtiment, selon la préfecture, peut accueillir 2 700 personnes, mais dans plusieurs salles ; la plus grande ne mesure que 1 200 m², une autre 800 m². Le préfet de police pensait en affecter une aux fidèles de la mosquée de la rue Myrha, l'autre à ceux de la rue Polonceau. Mais, pour des musulmans, l'idée d'avoir deux salles de prière concurrentes dans le même

lieu n'est pas imaginable.

Il faut aussi, comme c'est la règle en islam, une salle de prière pour les femmes, séparée de celle des hommes. Il faut une salle pour les ablutions, où les fidèles qui le souhaitent peuvent se purifier avant le culte en se lavant symboliquement les mains et les pieds : il en existe effectivement une, avec des points d'eau.

Des discussions tendues

Cette installation ne s'est pas faite sans tensions. Dès août, les responsables de la mosquée de la rue Polonceau étaient prêts à accepter la décision du ministre, ainsi que nous le confiait le recteur Moussa Niambélé. Ils posaient cependant des conditions concernant l'aménagement des lieux. La date du 16 septembre, fixée par le ministre, leur paraissait trop proche ; ils ont longtemps espéré qu'elle serait reculée, se basant sur le fait que le préfet de police, avec qui ils étaient en discussion, ne parlait pas, lui, de date butoir.

Du côté de la mosquée de la rue Myrha, le recteur, Mohamed Salah Hamzah, s'était d'abord déclaré hostile à ce lieu. Cependant, les discussions continuaient entre le préfet et les responsables des deux mosquées. (Il s'agissait, bien entendu, du culte du vendredi et des jours de fête religieuse. Les autres jours, où les fidèles, moins nombreux, restent à l'intérieur des mosquées Myrha et Polonceau, ne posent aucun problème.)

Plus question de tolérer les prières dans la rue, affirmait le préfet avec

une grande fermeté : si un accord n'était pas trouvé, la police aurait les moyens, en prenant position devant les mosquées, d'empêcher les fidèles de se rassembler.

Alors, peu à peu, la position de M. Hamzah a évolué. Il apparaissait que son refus initial avait pour but d'établir un minimum de rapport de forces dans la négociation.

Dalil Boubakar, recteur de la Grande Mosquée de Paris (celle du 5e arrondissement) et ancien président du Conseil français du culte musulman, participait aux rencontres et son influence a pesé lourd.

Des concessions

Les points en débat étaient : les aménagements nécessaires des locaux ; des espaces en dehors du bâtiment (l'esplanade notamment) ; la durée prévue pour la location, son prix. En outre, il fallait mettre en place une structure commune aux deux mosquées pour gérer le lieu.

«Nous avons fait des concessions, le préfet aussi», dit M. Hamzah.

Sur la date butoir, le 16 septembre, le ministre n'a pas reculé. M. Hamzah déclare : «Nous sommes legalistes, nous nous inclinons. Et d'ailleurs, croyez-vous que les fidèles priaient dans la rue par plaisir ? Nos mosquées étaient trop petites, c'est la seule raison. J'invite tous les responsables politiques à venir le vérifier. Même madame Le Pen !»

La structure commune de gestion est présidée par Mohamed Hamzah. «Nous avons discuté dans une fran-

che collaboration entre les deux mosquées», nous dit M. Niambélé.

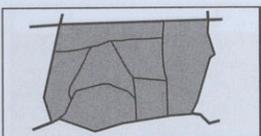
Concernant l'aménagement des lieux, un minimum a été fait, nettoyage, pose d'une sono. Mais «ce n'est toujours pas vraiment convenable, dit M. Hamzah. Nous allons réaliser les aménagements, poser une moquette, repeindre les murs, installer une salle d'ablutions pour les femmes, etc. Ça demandera trois à quatre mois, nous estimons le coût à 80 000 euros, payés par les musulmans du 18e.»

Trois ans ou davantage ?

Une question reste en suspens : la durée de location. Le préfet parlait de deux ans, les responsables des mosquées souhaitaient six ans. Finalement, c'est trois ans – le temps pour que soient prêtes les salles de prière prévues dans les nouveaux bâtiments de l'Institut des cultures d'islam (ICI) dont l'un est actuellement en construction (par la Ville de Paris) rue Stephenson et un autre prochainement rue Polonceau.

Les responsables de la mosquée Polonceau sont engagés dans la procédure d'acquisition de ces locaux, où ils s'installeront, si tout va bien, dès 2013. Mais les responsables de la mosquée Myrha n'ont manifesté jusqu'à présent aucun enthousiasme pour le projet de l'ICI, c'est le moins qu'on puisse dire. À la question «Après les trois ans prévus, souhaitez-vous rester dans le bâtiment de la Porte des Poissonniers ?», M. Hamzah répond : «On verra.»

N. M.



Appel à candidatures pour gérer Le Louxor

La Ville de Paris vient de lancer un appel public à candidatures pour gérer et animer le Louxor par délégation de service public. Les dossiers, en vue d'une première sélection, doivent être envoyés avant le 19 octobre.

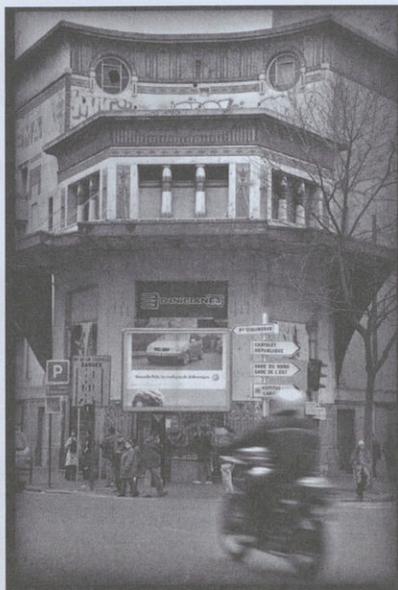
Construit au carrefour Barbès en 1922 dans le style néo-égyptien alors en vogue, le Louxor a fonctionné comme cinéma jusqu'aux années 1980 puis a fermé. Le bâtiment avait été racheté par Fabien Ouaki, le patron de Tati, mais laissé à l'abandon et il tombait en ruine quand la Ville l'a racheté en 2002.

Celle-ci a décidé de lui redonner son lustre, de le réhabiliter comme à l'origine avec sa pergola, ses vitraux, son toit-terrasse et surtout son décor intérieur et extérieur à

reproduire. Ce sera de nouveau un cinéma. Toutefois, au lieu d'une seule grande salle de 1 150 places, il a été décidé d'en installer trois, une salle de 340 places au rez-de-chaussée et deux salles en sous-sol de 140 et 74 places, aménagement indispensable pour assurer l'isolation acoustique et le confort des spectateurs.

Les travaux, confiés à l'architecte Philippe Pumain, ont démarré en janvier 2009 et doivent être terminés début 2013.

La Ville a financé les travaux (29 millions d'euros) mais a décidé de confier l'exploitation du cinéma au privé avec cependant un cahier des charges rigoureux : salles classées "art et essai" diffusant des films en version originale, et obligation de consacrer une des salles au «cinéma



Christian Adnin

du monde au sens large», formule remplaçant le premier projet qui annonçait «monde méditerranéen». Spectacles vivants et conférences devraient être également programmées ainsi que des séances le matin pour la jeunesse. ■

Primaires PS, mode d'emploi

Les "primaires", destinées à désigner le candidat du Parti socialiste à l'élection présidentielle, auront lieu dimanche 9 octobre et, éventuellement, dimanche 16 en cas de second tour.

Dans notre arrondissement, dix-neuf écoles serviront de bureaux de vote. Pour les élections nationales, le 18e compte soixante bureaux de vote (dont celui de la mairie). Pour les "primaires", il a été décidé de regrouper par deux ou

par quatre les bureaux existants.

Ainsi, pourra-t-on voter dans les écoles Sainte-Isaure, Hermel, 7 et 69 rue Championnet, Saint-Mathieu, Clignancourt, Foyatier, Pecqueur, Lepic, Houdon, Joseph-de-Maistre, Lamarck, Damrémont, Belliard, Rouanet, Labori, Doudeauville, Guadeloupe et Évangile.

Tous les citoyens français inscrits sur les listes électorales peuvent voter. En arrivant au bureau de vote, ils doivent s'acquitter d'une somme d'un euro au moins et signer une charte d'adhésion

«aux valeurs de la gauche». Tout se passe ensuite comme dans les autres élections : émargement de la liste électorale, prise des bulletins portant le nom des six candidats en lice (Martine Aubry, Jean-Michel Baylet, François Hollande, Arnaud Montebourg, Ségolène Royal, Manuel Valls), passage dans l'isoloir et dépôt d'un bulletin dans l'urne.

Le décompte sera fait dans chaque bureau de vote, envoyé par SMS sécurisé ou audiotel à l'ordinateur central et les résultats seront rendus publics le lendemain. ■

Il y a quinze ans, dans le 18e du mois

Un œnologue dans sa vigne

Paru dans le 18e du mois n° 22, octobre 1996.



Le teint lisse, un sourire discret mais constant, une très légère pointe d'accent du Sud-Ouest, l'homme a de la passion – et une ambition : faire du Clos Montmartre un vin rouge de garde et de qualité. Francis Gourdin, œnologue (c'est-à-dire, en quelque sorte, ingénieur en vin), chargé depuis un peu plus d'un an de la vigne de Montmartre, veut faire la peau à cette réputation de vin acide, pour ne pas dire imbuvable, qui collait au breuvage comme l'étiquette à la bouteille.

Sa tâche n'est pas aisée. La vigne de Montmartre est actuellement formée d'une incroyable diversité de cépages : chaque année, à l'occasion de la Fête des Vendanges, l'une ou

l'autre des confréries vineuses venues des quatre coins de l'hexagone a laissé sur la Butte un cep issu de son terroir. Certains cepes sont très vieux : les plus anciens furent plantés en 1933. L'exposition solaire est peu favorable, sur un versant nord. Tout cela, joint à l'absence de véritable spécialiste, jusqu'en 1995, pour surveiller la vigne, ne plaçait guère en sa faveur.

Mais depuis sa nomination, en professionnel expérimenté, aidé de deux jardiniers de la Ville de Paris chargés de l'entretien de la vigne et qui se passionnent pour l'aventure, Francis Gourdin ordonne les traitements, suit la taille, le sulfatage, le travail de chai.

Il a fait acheter des cuves en chê-

ne. Le vin fermente et vieillit dans les caves de la mairie.

Déjà le cru 1995, qui vient d'être mis en bouteilles, fait montre de belles qualités. «Un nez encaustique et vanille, une belle robe rubis profond, couleur d'écharpe de Bruant, des tanins fins et un final assez vif», assure M. Gourdin, en ajoutant qu'il pense qu'il pourra se boire jusqu'en l'an 2000 (c'est ce qu'on appelle "la garde")....

«Encore l'améliorer, en faire un vin rouge de qualité honorable.» Un défi que se lance cet homme rodé aux cépages du Midi, de Bordelais, d'Alsace ou de Bourgogne, qui attend avec impatience l'an prochain pour déguster l'une des 850 bouteilles du cru annuel. ■

SUR L'AGENDA

■ **Conseil d'arrondissement** : lundi 10 octobre, 18 h 30 en mairie.
■ **Conseils de quartier** : Clignancourt le 4 octobre (école Flocon), Montmartre le 11, Goutte d'Or le 18 (19 h).

■ **1 au 7 octobre** : **J'Veux du soleil**

Exposition de créateurs, à l'initiative de *J'Veux du soleil*, du 1 au 7 octobre au Bon Coin, 30 rue Montcalm.

■ **2 octobre** : **Vide-greniers au Simplon**

Vide-greniers de Simplon en fêtes, dimanche 2 oct entre le 130 rue de Clignancourt et rue des Amiraux.

■ **2 octobre** : **Vide-greniers à Sainte-Isaure**

Vide-greniers, dimanche 2 octobre, rue Sainte-Isaure.

■ **8 et 9 octobre** : **Braderie à Notre-Dame du Bon-Conseil**

Braderie de Notre-Dame-du-Bon-Conseil (140 rue de Clignancourt) samedi 8 (de 10 h à 19 h) et dimanche 9 octobre (de 12 h à 16 h).

■ **9 octobre** : **Brocante bd Ney**

Brocante, vide-greniers organisés par Objectif 18ème, dimanche 9 octobre, du 2 au 52 boulevard Ney.

■ **12 octobre** : **Soirée poésie**

Scène ouverte poésie de la Ruche des Arts. Thème : le miroir. Mercredi 12, à 21 h, au Bab'ilo, 9 rue du Baigneur.

■ **12 octobre** : **Journée intergénérationnelle**

Journée intergénérationnelle, mercredi 12 octobre (11 h à 17 h 30) : expo photos, ateliers, animations. Concours gâteaux d'hier et d'aujourd'hui. À l'hôpital Bretonneau.

■ **12 au 22 octobre** : **Expo "Couleur du Moi"**

Exposition de peintures et céramiques, "Couleur du Moi", œuvres façon art brut des artistes handicapés mentaux de l'établissement d'aide par le travail de Ménilmontant et du centre Saint-Joseph. Hall central de la mairie.

■ **15 octobre** : **Prends-en de la graine**

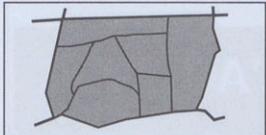
L'association *Prends-en de la graine* organise une distribution gratuite de graines et de bulbes, samedi 15 octobre, de 11 h à 17 h, place Jules-Joffrin.

■ **15 octobre** : **Brocante à Saint-Paul**

Brocante-friperie de l'église luthérienne Saint-Paul (90 boulevard Barbès) samedi 15 octobre de 10 à 18 h.

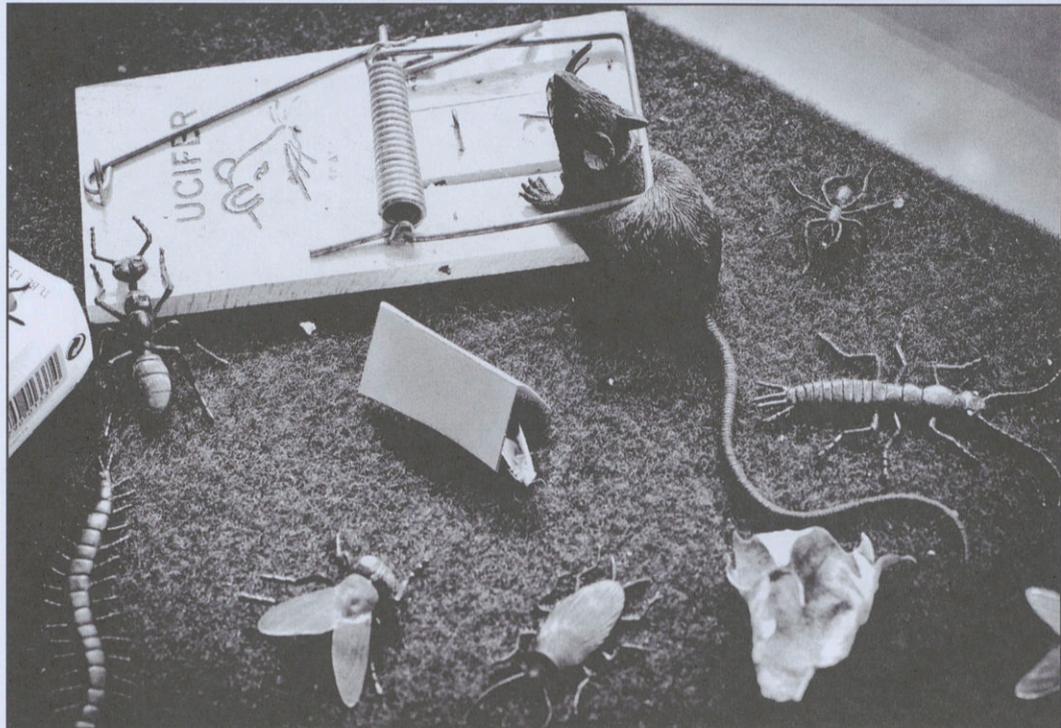
■ **20 octobre** : **Greenpeace au Petit Ney**

Soirée Greenpeace au Petit Ney (10 avenue de la Porte-Montmartre) jeudi 20 octobre (19 h 30). Projection de *The Mind bomb*, film retraçant quarante ans d'actions pour l'environnement et la paix, suivi d'un débat. ■



Guerre aux nuisibles

Cafards, puces, mites, souris et rats, termites, sans oublier les pigeons qui eux aussi causent des dégâts : ce sont les "nuisibles" de Paris, un sujet dont souvent on n'aime pas parler, mais sur lequel pourtant il est bon d'être informé.



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Vous en avez marre d'être cerné par des cafards neurasthéniques, de vous faire dévorer par des puces ou punaises de lit en colonie, de voir des souris, pas encore rassasiées par les pages de vos livres, dévorer vos provisions de féculents, emballages compris ? Oui, les nuisibles, parasites et rongeurs ont élu depuis belle lurette domicile dans Paris, n'épargnant ni les appartements, ni les espaces publics.

Comment procéder à la "désinfection, désinsectisation, dératisation" ? Nous avons contacté deux entreprises spécialisées du quartier Guy-Môquet. Attachez vos ceintures et suivez le guide...

Deux clients par demi-heure

Planet Nuisibles expose en vitrine un éventail très ludique de souriceaux, rats, vers, scolopendre, tarentule, couleuvre, tous issus de magasins de farces et attrapes, attirant le regard des chalands et des enfants («*Même pas peur !*»). À l'intérieur de la boutique, illustrations et photos judicieusement placées sur les murs clairs permettent au visiteur d'identifier les importuns.

Sous vitrines, un large choix de produits disponibles à la vente, sprays, liquides, poudres... Près du bureau où la pétillante Laurence, forte de sept ans de métier dans la traque aux nuisibles, tient la permanence, on remarque un "bazooka" ! Où plutôt, un modèle très ancien et décoratif de sul-

fateuse propre à éradiquer les insectes de jardins d'autrefois.

En ce jour d'été, les ventes se font au rythme de deux clients en une demi-heure. Les demandes d'informations par téléphone sont quasi-incessantes. La demande prioritaire porte sur les blattes en appartements.

Un élégant technicien vient de partir pour une intervention sur des punaises de lit, deuxièmes au palmarès de la lutte contre les nuisibles à Paris, selon Laurence, qui place les souris en troisième position.

Les cafards

Sujet tabou suscitant la honte chez la plupart des clients qui ont des difficultés à formuler leur demande, les cafards (blattes) sont associés, en Occident, à l'idée fausse de manque d'hygiène et de propreté – alors que les populations du sud-est asiatique apprécient cet insecte protéinique vendu frit sur les marchés.

Cancrelat ailé d'une taille de 1 à 5 cm, de couleur brune, thorax développé, doté de pattes très agiles qui en font un champion de course à pied, il infeste aussi les collectivités, avec un goût prononcé pour la restauration rapide comme de luxe. Il se nourrit de restes, de déchets et déjections diverses. S'il déguerпит sous l'effet de la lumière, préférant les coins sombres, il reste super-vorace de nuit.

Bien qu'il s'accoutume de mieux en mieux aux poisons divers, on peut tenter de s'en débarrasser soi-même, à l'aide de pièges, décolleuses, et

autres nettoyeurs à vapeur. Dans tous les cas, éloignez la nourriture, nettoyez tous les endroits suspects mais sans recourir à l'eau de Javel qui les attire au lieu de les faire fuir, recommande Planet Nuisibles.

Le professionnel propose un désinfectant sans javel, gel inodore, inoffensif et actif pendant six mois, voire une laque insecticide plus chimique mais efficace.

Cependant, pour que la lutte anti-cafards soit durablement efficace, il faut que l'intervention se fasse à la même date dans tous les appartements d'un immeuble ainsi que dans les parties communes, sans oublier le tour des portes et fenêtres. Ces animaux circulent très

facilement le long des canalisations et savent profiter du moindre interstice. En cas d'invasion, prévenir le syndic qui doit assurer la décapsulation.

Puces et punaises

Un client arrive. Logeant dans un appartement ancien avec femme et enfant, cet artisan travaille à domicile avec son épouse. Il a un problème «*la nuit et le jour aussi*» : des puces, «*vraiment petites*», concentrées notamment dans la chambre d'enfant, ont piqué cruellement la famille.

Il faut savoir que les puces et les punaises de lit, sensibles aux vibrations, se précipitent sur vous dès votre arrivée. «*Oui, pour elles, le garde-manger arrive !*», plaisante Laurence qui se trouve chaque jour confrontée à ce problème, en augmentation actuellement chez les particuliers. La punaise, vilain parasite plat minuscule (4 à 8 mm), difficile à repérer, rouge-brun, dépourvu d'ailes, se nourrit en effet de sang, tout comme la puce : elles sont "hématophages".

Punaises ou puces, dans tous les cas, le traitement de toutes surfaces doit se faire très vite, par pulvérisations de fumigène mélangé à de l'eau, en insistant sur les lits. On arrose le matelas infesté dessus et dessous, sur les côtés, le sommier, le bois de lit et les plinthes. Ne pas oublier les rideaux et doubles-rideaux ainsi que les fauteuils, canapés, tables, chaises.

Ajoutons que punaises et puces ont

tendance à se loger jusque dans le moindre pli de sac à dos. N'hésitez pas à désinfecter vos bagages et autres contenants.

Plusieurs mois de jeûne

Chez INS-Championnet, filiale du Groupe TEP-Créteil (dératisation, désinsectisation, désinfection), qui dispose de vastes bureaux bien équipés rue Championnet (large vitrine peinte en blanc), on dispense également conseils et produits, proposant des interventions rapides à domicile. Ici aussi, on note la recrudescence des puces.

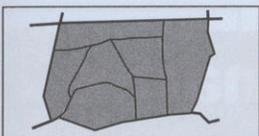
On conseille un fumigène à disperser dans les locaux infestés. On laissera des ouvertures pour aérer des lieux, qu'on quittera pendant quatre heures en veillant à sortir les plantes vertes qui risqueraient de faire une drôle de tête ! INS souligne que la puce est capable de jeûner plusieurs mois, ne sortant de la moindre fissure, fente, joint, repli, matelas que lorsqu'elle a faim.

Pour éradiquer les punaises, INS propose un traitement innovant par micro-nébulisation. Deux passages au minimum sont nécessaires, après préparation des locaux avec l'aide de ses techniciens. On lavera, préalablement à la visite, toute la literie à l'eau très chaude. L'aspirateur devra être passé partout et les ordures jetées à l'extérieur de la maison ou de l'appartement.

Indispensable : vider les tiroirs de commodes, de placards et laver tous

Insectes nécrophages, petite histoire vécue

Méfiez-vous du copain qui vous laisse, bon prince, en supplément gratuit de l'appartement qu'il vous cède, le matelas réputé moelleux qui pourra recéler, à l'usage, de drôles de bestioles ! Laurence conte l'horrible anecdote suivante. Un client de Planet' Nuisibles se présente un jour avec un bocal rempli d'insectes infestant son matelas et que la spécialiste peine à identifier. Elle confie le tout pour identification à un entomologiste de sa connaissance. Qui, après examen, conclut à la présence de nécrophages, laissant supposer que le matelas infesté avait hébergé précédemment... un cadavre en décomposition ! ■



La vie du 18e

les vêtements qu'on isolera après séchage jusqu'à la disparition de l'infestation.

Les mites

Et voici les mites "vestimentaires", dévoreuses de vêtements. Ces insectes ailés, blancs-gris, pondent leurs larves dans la chaleur de la laine, de la fourrure et des couvertures qui les régaleront. Il faut alors vite sortir le contenu des penderies et tiroirs, secouer et aérer, voire jeter ce qui semble suspect.

Pour lutter contre la prolifération et les dégâts de ces "teignes", les remèdes de grand-mère sont toujours en usage : boules de naphthaline, papier anti-mites, huiles essentielles végétales (huiles de nem, de cèdre, lavande, camphre chinois). Les professionnels proposent également des fumigations à pulvériser qui détruisent les larves.

Des mites "alimentaires", en voie de développement, se logent dans les paquets de céréales et dans des colis stockés en entrepôts ou en soutes. Si votre paquet de céréales entamé se trouve infecté, jetez-le, car la mite pond des œufs par cycles. Dans tous les cas, vous trouverez des produits de lutte bio en boutiques, l'usage de produits chimiques étant déconseillé.

Les souris

Petits et redoutables rongeurs au pelage gris, les souris seraient des dizaines de milliers à vivre en appartements à Paris, dévalisant les garde-manger, dévorant les livres, les fils électriques et déposant leurs petites crottes brunes. Nidifiant dans le coin tranquille d'un placard désert, elles peuvent se multiplier rapidement : quatre à six portées annuelles, de quatre à six souris chacune.

Conseil d'expert : les relâcher vivantes dans les parcs et jardins parisiens n'est pas la solution. Mieux vaut les piéger en appartement, maison, cave, par exemple avec la classique tapette à fromage vendue chez les professionnels, qui proposent aussi des trappes (lingettes) enduites de glu à déposer sur leur passage.

N'utilisez pas de graines empoisonnées, dangereuses pour les enfants, et veillez à l'étanchéité des poubelles. Ne laissez pas d'aliments accessibles et grillagez vos soupiraux.

Les rats

Ils courent les rues, les chantiers, les locaux privés, du petit studio modeste aux luxueux appartements, sans oublier ministères, ambassades et hôtels toutes catégories, luxe y compris,

voire les services d'urgence des hôpitaux. Ils sont environ six millions, les rats d'Île-de-France, qui rongent tout sur leur passage, circuits électriques compris, mordant parfois les individus, et se reproduisant à l'envi.

De Neuilly à la Goutte d'Or, chacun a droit à son quota. Les quartiers populaires peuvent compter de huit à dix rats par habitant.

Chez les spécialistes des services



de l'Hygiène du 18e, on s'accorde à reconnaître une demande de dératisation en nette augmentation. Si vous constatez leur présence sur la voie publique, la Mairie de Paris recommande de saisir le Service d'actions de aalubrité et d'hygiène, (SMASH) aux fins d'intervention.

Chaque année, une opération générale de dératisation est fixée par arrêté préfectoral. Dans tous les cas, vérifiez que les entreprises privées contactées sont agréées par le ministère de l'Agriculture (c'est le cas d'INS et de Planet Nuisibles) et disposent de techniciens-hygiénistes se rendant à domicile.

Pièges réutilisables, boîtes anti-rats et tapettes classiques sont disponibles en boutiques.

Les termites

Fléau national selon les services officiels, avec 56 départements infestés en France et des quartiers concernés dans tous les arrondissements parisiens, les termites sont légion à coloniser la cellulose du bois des

appartements, neufs ou anciens.

Pénétrant dans les locaux via le sol, ils prennent position en rongant depuis l'intérieur les matériaux de construction, creusant de véritables galeries dans le bois, le polystyrène, provoquant détérioration des structures, fuites d'eau, courts-circuits, déperdition d'énergie, perte de valeur du bâti.

De petite taille (5 mm), les termites sont dotées d'un appétit d'ogre. Plinthes, charpentes, ils dévorent sans qu'on soupçonne leur présence, la plupart du temps. Ce n'est que lorsque le bois sonne creux et menace de céder sous la pression qu'on s'alerte.

Si des termites sont installés à votre domicile, il faut obligatoirement le déclarer à la mairie. N'attendez pas que les dégâts soient visibles pour alerter également l'INS (01 42 28 63 47), qui est agréé pour le traitement des termites et assure le suivi jusqu'à élimination totale.

Bon à savoir : la présence de termites, constatée après acquisition d'un bien immobilier, même expertisée au préalable, est considérée comme *vice caché*, entraînant sa prise en charge par le vendeur.

Les pigeons

Ils fientent sur les balcons, terrasses, rebords et moulures, ils dégradent les monuments publics, en se reproduisant à l'envi. Ce sont les pigeons qui, à Paris, volent en rase-mottes droit sur les passants, les frôlant de leurs ailes infestées de microbes et de germes.

Pourtant, cela n'empêche pas certains colombophiles de les nourrir abondamment, provoquant autant de déjections sur la voie publique, telle cette dame équipée d'environ cinq kilos de blé qui, avenue de Saint-Ouen, distribue régulièrement ses graines à la volée, attirant des nuées de pigeons sur le trottoir ! Cette pratique est interdite légalement.

La lutte contre les fientes de cet oiseau granivore, se nourrissant aussi de viande jetée sur la voie publique, se faisait autrefois avec un répulsif

aujourd'hui interdit par la CEE, qui le considère comme polluant. Les moyens de lutte proposés chez les spécialistes se limitent aujourd'hui aux picots empêchant leur pose sur le bord des fenêtres, balcons et terrasses, et aux filets anti-pigeons (qu'on remarque au fronton des églises et parfois jusque dans le chœur), ainsi qu'aux ultra-sons.

La Ville de Paris agit contre le nourrissage et la nidification des pigeons parisiens, sans pour autant réussir à diminuer significativement leur population. Elle incite les propriétaires à repérer les lieux de nichage et à les faire clôturer par la pose de picots ou filets. Concernant les souillures sur les trottoirs, les services techniques de la Ville interviennent régulièrement à l'aide de groupes haute-pression à eau chaude pour débarrasser les salissures.

En outre, des pigeonniers sont installés dans plusieurs arrondissements (il y en a un square Nadar au pied du Sacré-Cœur), afin de maîtriser la population de pigeons grâce au nourrissage contrôlé à l'intérieur des pigeonniers et à la régulation des naissances dès la première couvée par destruction d'une partie des œufs.

Des essaims d'abeilles

Plus rare, mais pas impossible à Paris : si des abeilles ont constitué un essaim près de votre habitat, contactez un professionnel qui, après mise en ruche sous quarantaine, les expédiera dans le Sud où elles rejoindront des élevages pour leur miel.

Prise d'une furieuse envie de se gratouiller, la rédaction conclut ce papier en vous conseillant d'être attentif à tout ce qui bouge !

Bonne nouvelle toutefois : la Commission européenne à Bruxelles vient de lancer (en août) un appel à projets de 3 millions d'euros intitulé *Les insectes comme source de protéines*, s'agissant d'explorer différents moyens de transformation de leurs protéines et leur utilisation dans la chaîne alimentaire. À quand la fricassée de termites et le salmis de punaises pour se venger ?

Jacqueline Gamblin

Quelques adresses

Deux entreprises citées dans cet article (mais il y en a d'autres) :

- Planet Nuisibles, 52 avenue de Saint-Ouen. Tél. 01 53 31 00 66, du lundi au samedi. 66/mondialhygiene18@orange.fr

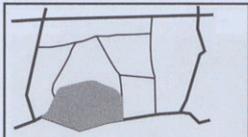
- INS (filiale du groupe TEP, professionnel de la propreté et hygiène, propriété urbaine et lutte anti-graffitis, traitement et protection des surfaces urbaines, conservation de collections, etc.), 221 rue Championnet, du lundi

au vendredi. 01 42 28 63 47.

Ces deux entreprises se chargent également de la désinfection post-mortem dans les locaux où des personnes décédées ont séjourné sans secours.

• Concernant la lutte, dans le 18e, contre les rongeurs sur la voie publique, les insectes (et aussi la collecte des seringues usagées sur la voie publique), le Service municipal d'actions de aalubrité et d'hygiène (SMASH), site nord, 5 rue Stendhal, 75020 Paris. Tél. : 01 40 33 74 50.

Termites (tout Paris) : 01 56 53 77 10.



Vendanges 2011 : douceurs des îles et hommage à Salvador



Peter Gabor

Henri Salvador en concert.

Douceurs des îles et *Chanson douce* : la Fête des Vendanges 2011 (du mercredi 5 au dimanche 9 octobre) célèbre les Outre-Mers et rend hommage à un îlien de marque, Guadeloupéen bien que né en Guyane, Henri Salvador.

Affiche de Titouan Lamazou représentant une vahiné, Laurent Voulzy en parrain et Jocelyne Béroard, chanteuse du groupe Kassav, en marraine, la fête sera sucrée et épicée.

Première journée, mercredi, journée des enfants avec visite de la vigne, carnaval tropical, ateliers consacrés à la banane à consommer sans modération, et spectacle *Shéhérazade* au Funambule pour terminer.

Ensuite, à Montmartre et au-delà (à la Goutte d'Or qui célèbre, avec du vin doré venu des Cévennes, le temps où elle était couverte de vignoble, et aux Jardins du Ruisseau), ce seront des manifestations festives, des stands de dégustation avec ateliers culinaires, des concours, des apéro-zouk, des concerts, des bals...

Défilé et feu d'artifice

Tout au long des festivités, on pourra admirer des expositions consacrées aux Antilles, à la Réunion, à Mayotte, Tahiti ou la Nouvelle Calédonie. Elles se tiendront dans les bibliothèques, à l'église Saint-Pierre en haut de la Butte, à l'Échomusée de la Goutte d'Or, à la Chardonnière, le local de *Simplon en fêtes*.

Quatre conférences, à 18 h 30, au Musée de Montmartre, les 6,

7, 8 et 9 octobre, traiteront des insurgés de la Commune envoyés au bagne, des satiristes montmartrois anticolonialistes comme Zévaco ou Steinlen, et aussi du vin et de la chanson.

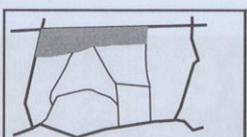
Trois manifestations vraiment incontournables : samedi à 15 h, le grand défilé folklorique et vineux, de la mairie à la place Saint-Pierre, plus de 1 500 participants attendus, puis, le soir, le traditionnel (et somptueux) feu d'artifice tiré depuis le parvis du Sacré-Cœur. Le lendemain, dimanche matin, Daniel Vaillant sacrifiera à une autre tradition, la cérémonie des "non demandes en mariages" (référence à Brassens), place des Abbesses.

Revoir Syracuse

Par ailleurs, hommage sera rendu à Salvador, le premier à Paris depuis sa mort à 90 ans, en 2006. La grande chorale des enfants des écoles, jeudi 6 octobre, square Louise-Michel, chantera ses plus grands tubes. Le feu d'artifice sera rythmé par ses chansons (pour éviter que le ciel nous tombe sur la tête ?).

Lors du grand concert de clôture, dimanche à 15 h au square Louise-Michel, Voulzy, Béroard, Ayo, Benjamin Biolay, Louis Chedid, Jean-Pierre Marielle... et les autres diront et chanteront son souvenir. Enfin, samedi matin, il y aura concours de pétanque, ce sport dont Henri Salvador était expert reconnu.

☐ Renseignements : www.fetedesvendangesdemontmartre.com



Solidimey : un chantier solidaire au Burkina



DR

Les jeunes adhérents de l'association Solidimey reviennent sur le chantier solidaire auquel ils ont participé du 10 au 31 juillet dernier, à Gomboro, village du nord-ouest du Burkina Faso (voir notre numéro de juin).

Sourire aux lèvres, regards pétillants et complicité entre eux «*encore plus forte*», ils racontent leur voyage. Départ en suspens jusqu'au dernier jour au vu de la situation dans le pays, ils sont partis quand même. L'un d'eux se souvient : «*On a dû passer par Ouagadougou, la capitale, c'était chaud ! mais dans le village, c'était calme.*» Ils ont été bien accueillis par tous.

Travailler dur

Sarah, l'une des participantes, explique comment ils ont fait les fondations du local polyvalent du village. Pour le ciment, ils ont ramassé cailloux et sable afin de monter la base, aidés par deux maçons du pays, puis ils ont réalisé la mise à niveau avec des graviers. Elle ajoute : «*L'Afrique, c'est le système D. En plus, c'était la saison des pluies et on a pris du retard.*» Bendi, un des garçons, précise : «*Sous 40°, j'étais une vraie machine à suer !*» Kadiatou intervient en rigolant : «*Au début, les Burkinabés ne voulaient pas travailler avec nous car ils avaient un a priori ; ils disaient gentiment que nous, les Gaulois, nous ne savions pas travailler. Mais nous, en particulier les filles, on a réussi à s'imposer. Là-bas, le rôle des filles dans ce type de travaux est seulement d'apporter l'eau et la terre. Alors, des filles qui travaillent comme nous, cela a été un choc qui leur a ouvert les yeux.*»

Réveil à 6 h 30, à pied d'œuvre dès 8 h jusqu'à 15 h et, le soir, dès la nuit tombée, le rituel était d'aller à la buvette du village rencontrer les gens avant de dîner dehors en compagnie des moustiques et autres insectes volants et de terminer la soirée, jeunes des deux pays tous ensemble.

Ils ont fait aussi du tourisme, ils sont allés voir une mare aux crocodiles et un

musée d'art africain assez loin du village. Abir souligne : «*À cause d'un gros orage, on a mis plus de temps pour aller au musée que de venir au Burkina !*».

Au village, ils sont allés dans les champs, voir le forgeron, rencontrer les professeurs de l'école, les gendarmes... Ils ont aussi partagé des repas avec des familles qui leur ont offert des poules et des œufs de pintade.

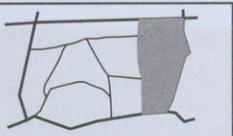
Nouer des amitiés

Ce chantier solidaire restera longtemps gravé dans leur mémoire. Sofiane : «*Ce qui m'a marqué, c'est la nourriture ; c'était grave bon.*» Il précise avec fierté qu'il était le seul à avoir goûté du chat sauvage et des insectes. Kadiatou se plaint un peu : «*J'ai dû prendre beaucoup sur moi car j'avais très peur des cafards, des insectes volants, des cochons et des vaches.*» Abir et Bendi soulignent la dureté de la vie des gens, la misère, le travail des enfants mais ajoutent : «*Ils ne se plaignent jamais.*»

Belinda, une des jeunes ayant déjà participé à ce type d'expérience, s'est beaucoup occupé des tout petits, «*d'innocence pure !*» Sarah a été très marquée par la générosité et la gentillesse des Burkinabés : «*Encore aujourd'hui, un jeune du chantier m'appelle presque tous les jours pour savoir si cela va mieux car je m'étais blessée sur ce chantier.*» Enfin, Aurélie, l'accompagnatrice, conclut sur leur volonté de s'en sortir avec l'école et notamment un bon apprentissage du français : «*Ils sont conscients de cette chance pour eux.*» Puis, parlant de son groupe, elle s'exclame : «*Ils se sont formidablement bien adaptés et ont donné le meilleur d'eux-mêmes.*»

Maintenant, ils vont présenter leur expérience au travers d'une exposition de leurs photos dans le quartier, la présentation d'une vidéo à la mairie et des rencontres avec les collègues et lycées. Et ils projettent d'encadrer eux-mêmes un groupe de jeunes pour renouveler ce type d'expérience.

Virginie Chardin



Un service d'aide aux SDF dans l'ancien commissariat rue Raymond-Queneau

La préfecture de police a décidé d'utiliser les locaux de l'ancien commissariat de la rue Raymond-Queneau pour y installer une antenne de la BAPSA (Brigade d'assistance aux personnes sans-abri).

Claude Guéant, le ministre de l'Intérieur, a annoncé cela le 6 septembre, alors qu'il inaugurerait, non loin de là, au 33 rue de l'Évangile, les locaux tout neufs d'un "commissariat de la police ferroviaire", chargé de la sécurité dans les trains et du contrôle transfrontières.

De moins en moins de police de proximité

Ce même jour, à l'initiative du Parti communiste du 18e, un rassemblement a eu lieu rue Raymond-Queneau pour réclamer la réouverture du commissariat, fermé depuis 2006, et protester contre l'abandon d'une présence policière de proximité. (Il n'existe plus maintenant dans l'arrondissement, outre le commissariat central de la rue de Clignancourt et l'hôtel de police de la rue de la Goutte d'Or, que deux unités de police de proximité, rue Doudeauville et rue Marcadet).

Les manifestants entendaient aussi dénoncer «l'hypocrisie de la droite qui exploite les questions de sécurité à des fins politiciennes mais ne fait rien pour garantir la tranquillité des habitants des quartiers populaires», a dit Ian Brossat, élu

PCF du 18e. Une quarantaine de personnes, dont des locataires de la résidence *La Sablière* qui jouxte le commissariat, avaient répondu à cet appel.

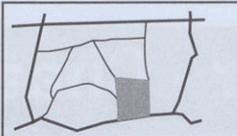
Locaux vides et dégradés derrière un dépotoir

Nombreux, d'ailleurs, sont les habitants de la Chapelle qui déplorent cette fermeture, contestée également par les élus de l'arrondissement : en novembre 2008, un vœu unanime (gauche et droite) du conseil d'arrondissement avait réclamé, mais en vain, sa réouverture.

Fermés au public en raison du peu de plaintes enregistrées, continue-t-on d'invoquer à la préfecture, les lieux avaient néanmoins continué à être utilisés, jusqu'en 2010, par une "unité de recherche et d'investigation" de la police.

Depuis, ils sont vides, assez dégradés et le petit espace vert qui les entoure est devenu un dépotoir d'ordures diverses.

L'utilité de l'installation de la BAPSA, qui s'occupe du ramassage de personnes à la rue volontaires pour les orienter vers des centres d'hébergement, n'est pas mise en cause par les manifestants du 6 septembre. Mais ils soulignent que «cela ne règle en rien l'absence dans le quartier d'une police de terrain qui gère au quotidien les problèmes des riverains». ■



À la Salle Saint-Bruno, une nouvelle directrice mais restrictions des missions

Estelle Verdier, 34 ans, spécialiste en développement social, vient de prendre la direction de la Salle Saint-Bruno après dix ans passés à la Ligue de l'enseignement. Elle remplace Pierre Vergnolle, qui était en poste depuis six ans.

Le poste toutefois a été "reconfiguré" et la nouvelle directrice n'a pas vocation à remplir toutes les fonctions de son prédécesseur. En effet, la Salle Saint-Bruno, structure créée en 1991, fédérant des associations de la Goutte d'Or et assurant le lien avec les services publics, a dû restreindre ses activités.

Des activités abandonnées

Non seulement son budget est très serré et elle souffre comme tant d'autres associations du désengagement de l'État (elle doit se contenter de dix salariés au lieu de douze en cette rentrée), mais elle est confrontée aux nouvelles orientations de la Ville de Paris, qui impose désormais la répartition des subventions qu'elle accorde. Si le montant de la subvention de la Salle Saint-Bruno cette année n'a pas diminué, la Ville a signifié que près de 60 % de ce montant doit aller à "l'Espac de proximité emploi".

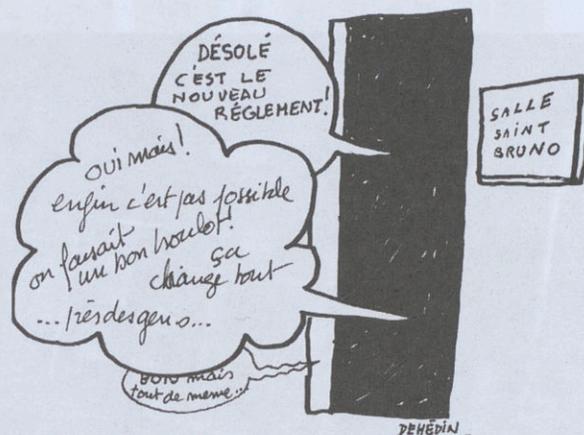
Cela signifie que nombre d'autres activités devront être réduites ou même abandonnées (voir notre numéro de mai dernier).

La mémoire du quartier

«L'animation de la vie locale, qui était au cœur même de notre mission, et tout le travail effectué sur la mémoire du quartier vont devoir être drastiquement restreints, voire abandonnés», ont déploré Christophe Flichy, président, et Bernard Masséra, administrateur de l'association Salle Saint-Bruno.

On abandonne donc l'animation de la "coordination inter-associative" qui était assurée par Pierre Vergnolle. Et surtout, bien plus grave, on supprime, faute de moyens matériels et humains, le Centre de ressources de la vie locale (CRVL), qui était à la fois un observatoire des problèmes du quartier et de leurs évolutions, et donc un moyen de favoriser la démocratie participative, et aussi un fond documentaire sur la mémoire du quartier.

«Le fonds documentaire existe toujours mais comment maintenant le faire vivre, l'utiliser et le développer ?», se demandent les responsables du lieu.



Ils annoncent qu'ils continueront à participer aux Rencontres de la Goutte d'Or, si celles-ci perdurent, mais qu'ils cesseront d'être porteurs de la manifestation. Les Rencontres ont été créées et organisées depuis trois ans par la Salle Saint-Bruno elle-même, en collaboration avec d'autres structures comme le Centre musical Barbara et l'Institut des cultures d'Islam (ICI), qui pourraient reprendre le flambeau.

Elles étaient axées sur le souvenir : "les Algériens pendant la guerre d'indépendance", puis la venue des Africains et, cette année, les débuts de l'urbanisation du quartier. «*Tout le travail sur la mémoire du quartier pourrait passer à la trappe*», ajoutent-ils.

Continuer mais comment ?

De même, l'organisation de la traditionnelle Fête de la Goutte d'Or pourrait poser des problèmes, financiers mais surtout matériels, faute de personnel.

«Nous ne mettons pas en cause l'importance de l'espace emploi que nous avons d'ailleurs créé, mais ce "fléchage" de nos activités constitue une façon de contrôler les associations, de les transformer en prestataires de services, de brider toute initiative», soulignent-ils.

Ils ajoutent : «Nous nous sommes même demandé si dans ces conditions, nous n'allions pas tout arrêter», soulignent-ils. Mais, lors de notre assemblée générale, au printemps, les associations et les habitants nous ont enjoint de continuer, même a minimum. Nous avons donc décidé d'aller de l'avant, car cela vaut le coup pour le quartier. Toutefois, nous sommes loin d'être sereins et nous appelons les autorités, notamment notre mairie, à nous soutenir, nous aider.»

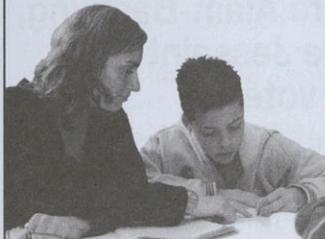
M.-P. L.

ILS ONT BESOIN DE VOUS

Entraide Scolaire Amicale

1 enfant, 1 bénévole 1 fois par semaine.

Devenez bénévole !



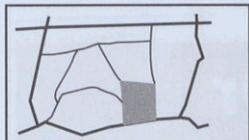
Vous soutiendrez un enfant ou un adolescent, au niveau et dans la matière qui vous conviennent. Vous l'aidez à cerner ce qu'il n'a pas compris, à prendre confiance en lui, à organiser son travail, à "apprendre à apprendre."

01 42 23 06 91

www.entraidescolaireamicale.org

Association apolitique et non confessionnelle
Agréée Ministère Jeunesse et Education populaire





Le Lavoir moderne parisien à nouveau menacé de disparition

Le tribunal de commerce examinera le 25 octobre le cas de l'association Procréart, qui gère ce petit théâtre à la Goutte d'Or. Elle risque d'être mise en liquidation. La position de la municipalité de Paris est en question.



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Hervé Breuil dans le hall d'accueil du Lavoir. (Photo d'archive)

Le théâtre du *Lavoir moderne parisien*, rue Léon, est menacé de disparition. La situation de l'association Procréart, qui gère le LMP et les programmes musicaux de l'Olympic-café, devait être examinée par le tribunal de commerce le 21 septembre. Dans l'état du dossier, sa mise en liquidation semblait probable. Hervé Breuil, son principal responsable, a obtenu que la date soit repoussée au 25 octobre. Mais la menace n'est pas levée.

Le 5 octobre, Hervé Breuil a entamé une grève de la faim. «*Je ne vois aucune solution*, disait-il, *si les pouvoirs publics, et notamment la Ville de Paris, ne viennent pas à notre secours.*» Grève de la faim qu'il déclarait poursuivre jusqu'au 26 septembre, date à laquelle il avait un rendez-vous avec Christophe Girard, adjoint au maire de Paris, chargé de la Culture.

Cessation de paiement

Ce n'est pas la première alerte. En 2005, Procréart, incapable de faire face à ses dettes, avait «déposé son bilan», c'est-à-dire s'était déclarée, devant le tribunal de commerce, en cessation de paiement. Un administrateur judiciaire avait été désigné, chargé de surveiller la gestion de l'association et d'examiner si des solutions étaient possibles.

Une subvention exceptionnelle de la Ville et une souscription auprès des amis du LMP avaient permis de combler les dettes les plus criantes. Mais il ne restait plus rien ensuite pour assurer le fonctionnement, ni

pour réaliser les travaux nécessaires.

Sous le contrôle de l'administrateur judiciaire, le budget annuel du LMP est maintenant à peu près équilibré, mais au prix d'une réduction de l'activité, que chacun peut constater. Les créations sont moins nombreuses. Et la question de la réduction des dettes antérieures n'est pas résolue. C'est un cercle sans issue.

«Un arrêt de la subvention»

Procréart touchait chaque année une subvention de fonctionnement de la Ville. Elle ne représentait que 12 % du budget, ce qui est insuffisant.

En août 2010, la municipalité a demandé à l'inspection des services de la Ville de réaliser un «audit» de Procréart. Trois inspecteurs, pendant sept mois, ont tout examiné : les comptes, l'activité, les locaux... Le rapport devait être mis en ligne à la fin septembre sur le site de la Ville de Paris, où chacun pourra le consulter. Selon Hervé Breuil, l'audit ne relève aucune malversation, mais une gestion hasardeuse, et des erreurs dans la tenue des documents administratifs.

À la suite de quoi Hervé Breuil a reçu une lettre de Laurence Engel, directrice des Affaires culturelles de la Ville. Soulignant «*la fragilité financière de la structure*», elle concluait : «*L'association n'est pas en mesure actuellement de répondre aux attentes de la politique culturelle municipale, ce qui conduit à proposer un arrêt de la subvention municipale dès 2011.*»

En clair : Christophe Girard, l'ad-

joint à la Culture, condamnait le LMP à la disparition. Et effectivement, la subvention du LMP n'a pas été inscrite au budget ordinaire pour 2011.

En juillet 2011, à l'occasion de la préparation du «budget extraordinaire», Danielle Fournier, élue du 18^e et co-présidente du groupe des Verts à l'Hôtel de Ville, a fait du forcing auprès de Christophe Girard et obtenu que le rétablissement de la subvention soit soumis au vote du Conseil de Paris.

Le 6 septembre, lors d'une inauguration dans le quartier, Christophe Girard a déclaré : «*De quoi se plaint Procréart ? Sa subvention a été votée en juillet !*» M. Girard mentait. Car le vote sur la subvention (mis à l'ordre du jour contre son avis initial) ne devait pas avoir lieu avant la séance du Conseil des 26, 27 et 28 septembre. Un vote positif semblait assuré, mais il faut ensuite attendre au moins huit semaines pour que l'argent soit versé : donc, pas avant fin novembre. Cette subvention sera inutile si la liquidation de Procréart est prononcée en octobre.

49 500 € de subvention, cela ne résoud d'ailleurs rien. «*J'ai 60 000 € de loyers en retard*», déclarait Hervé Breuil. Sans compter les dettes auprès de l'URSSAF... Une fois de plus, même si la liquidation est évitée, il ne restera pas de quoi faire vivre le LMP.

Procréart a neuf salariés. Amis et spectateurs du LMP se mobilisent.

Quelle politique culturelle ?

Sans vouloir exonérer Hervé Breuil des imprudences de sa gestion, les questions posées par cette affaire sont politiques : quelle politique culturelle veut-on ?

La municipalité socialiste à Paris partage-t-elle la vision du gouvernement, qui place de plus en plus l'exigence de rentabilité au premier plan ? Autrement dit : la culture (comme d'ailleurs l'éducation, la santé...) est-elle une activité commerciale ou une activité de service public ?

Et quelles sont les priorités de l'adjoint chargé de la culture ? Depuis qu'il est en place, Christophe Girard se voit reprocher par beaucoup d'acteurs culturels de privilégier l'événementiel (du genre *Nuits blanches*) et les «gros coups» spectaculaires (du type du 104 rue d'Aubervilliers) et de ne porter que peu d'intérêt au développement d'un tissu culturel dans les quartiers.

Dans un quartier pauvre comme l'est la Goutte d'Or, une structure telle que le LMP mérite-t-elle ou non de recevoir des moyens suffisants ?

L'aventure du 104 interroge : des sommes si colossales dépensées pour un projet aussi flou, aussi mal étudié, aussi mal suivi, cela ne méritait-il pas que soit engagé un vrai débat sur les options de Christophe Girard ?

Le LMP n'est pas un cas isolé à Paris. D'autres petites structures de quartier, dont l'action manque peut-être de clinquant, sont en difficulté en raison d'un manque d'intérêt de la municipalité.

Un bâtiment historique

Le bâtiment du Lavoir date de 1850. Il a un intérêt historique : il est le dernier témoignage de l'époque où les lavoirs étaient nombreux à la Goutte d'Or. Mais il ne bénéficie d'aucune protection légale. Il appartient à un propriétaire privé, qui a fait connaître depuis un an son intention de le vendre. Il l'avait proposé à Hervé Breuil, qui était bien incapable de trouver la somme nécessaire. Le prix demandé n'était pourtant pas si élevé, indique-t-il : 1 300 000 € environ, pour le lavoir (35 rue Léon) et un petit bâtiment mitoyen, au 37, comportant quatre appartements.

À l'initiative de Danielle Fournier, élue du 18^e au Conseil de Paris et co-présidente du groupe Europe-écologie-les-Verts, un vœu a été voté le 26 septembre, demandant que la Ville fasse jouer sa préemption sur l'immeuble dès lors qu'une transaction immobilière se trouverait à l'ordre du jour, afin de préserver la vocation culturelle du lieu, qui serait alors confié à un repreneur privé.

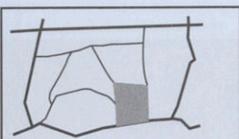
Ce vœu a été approuvé par tous les groupes politiques.

Noël Monier

Square Alain-Bashung, rue de Jessaint : c'est voté

Le futur square qui ouvrira au printemps 2012, au 16 rue de Jessaint, s'appellera square Alain-Bashung. Cela a été officiellement confirmé par un vote au conseil d'arrondissement.

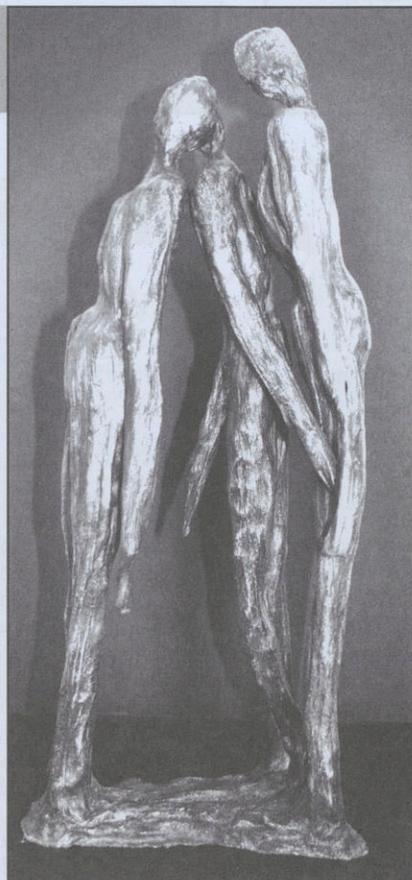
Décédé en 2009, le chanteur, qui avait été parrain des Vendanges 2007, habitait la Goutte d'Or depuis des années, discret mais engagé dans son quartier. ■



Portes d'Or, les portes ouvertes des artistes de la Goutte d'Or



Ci-dessus, *Danse*, une composition de Bruno Lemesle.
Ci-contre, *Filet*, une gravure d'Oliv Steen.



Les artistes de la Goutte d'Or organisent, de vendredi 7 à dimanche 9 octobre, la deuxième édition des *Portes d'Or*, portes ouvertes de leurs ateliers ou expositions de leurs œuvres dans des lieux culturels du quartier.

Plus de soixante peintres, graveurs, sculpteurs, photographes, mosaïstes, créateurs de bijoux, de tapisseries, d'accessoires de mode... performeurs éga-

lement, participent à la manifestation qui se déroule sur trente-et-un sites, tous dans la Goutte d'Or sauf le jardin partagé du *Bois-Dormoy* à la Chapelle.

Vernissages vendredi, dès 18 h 30, et portes ouvertes samedi et dimanche de midi à 20 h pour cette manifestation qui, comme l'an dernier, s'intègre au week-end festif des Vendanges. Outre les expositions, quatre événe-

ments ponctuent ces *Portes d'Or* :

■ Diffusion, samedi à 16 h au LMP (35 rue Léon) du film documentaire de Bruno Lemesle, *La Goutte d'Or, vivre ensemble*, en présence du réalisateur.

■ Soirée slam, samedi à 18 h à l'atelier des *Xéroglyphes*, 19 rue Cavé.

■ Performance picturale et musicale, dimanche à 17 h, à l'Institut des cultures d'Islam (19-23 rue Léon)

■ "Compuart", exposition et atelier d'art digital sur ordinateur animé par Gtffried Beyreuther à Accueil Goutte d'Or (10 rue des Gardes).

□ Quatre lieux d'accueil où se procurer l'affiche et le plan : le Café social, 1 rue Dejean ; l'atelier de Bruno Pascal, 11 rue Richomme ; la Cave de Don Doudine, 16 rue Myrha ; et l'atelier-librairie des *Xéroglyphes*, 19 rue Cavé.

L'été solidaire de la Table ouverte

La Table ouverte, association de solidarité de la Goutte d'Or distribuant des repas aux démunis, a repris en cette rentrée son rythme de croisière : elle organise une fois par mois, au local de l'association ADOS, de repas chauds offerts gratuitement et pris ensemble dans la convivialité.

La Table ouverte, créée et animée par Rachid Arrar (voir nos numéros de février et de juin) n'a pas laissé passer les vacances sans rien faire, bien au contraire. Pendant tout le mois d'août, elle a réalisé des paniers-repas avec un plat chaud présenté en barquettes d'aluminium. Elle en a distribué 7 250. Les bénéficiaires devaient aller les chercher au restaurant *La Môme* (16 rue Stephenson). Selon la comptabilisation de Rachid Arrar, 80 % d'entre eux étaient d'origine étrangère, essentiellement du Maghreb. Et 65 % étaient des retraités. Toutefois, de nombreux jeunes sont également venus, ainsi que des femmes avec plusieurs enfants.

Par ailleurs, la Table ouverte a intégré comme bénévoles pour son opération "été" un certain nombre de jeunes du quartier. «Ce fut l'occasion de les responsabiliser et de les impliquer, de les rapprocher des anciens et de leur faire prendre conscience des difficultés que rencontrent les vieux, les familles, et enfin de leur démontrer qu'ils ne sont pas les seuls à éprouver des problèmes», se félicite Rachid Arrar. ■

À la poste de Château-Rouge, le chantier n'est toujours pas fini

Ça dure, ça dure à la poste de Château-Rouge. Lors de la fermeture du bureau pour travaux le 14 juin (pour la seconde fois en moins de trois ans alors qu'il est tout neuf !), la réouverture était annoncée pour le 5 août. À la direction de la Poste Paris nord, on expliquait qu'il s'agissait «d'améliorer les conditions d'accueil». Les travaux portent en effet sur deux points importants.

Manque de prévision

D'une part l'installation de trois distributeurs de billets en plus des deux existant déjà. Un progrès en effet car des files de dix personnes et plus s'allongeaient devant chaque distributeur. Mais le 5 août, toujours pas de distributeurs et un bureau toujours en plein chantier en septembre, rouvert dans des conditions inconfortables tant pour les usagers que pour le personnel.

Question : n'aurait-on pu prévoir d'emblée plus de billetteries alors que, dans ce quartier très animé, on



prédisait une fréquentation importante du nouveau bureau ?

Seconde amélioration : l'installation de circuits de rafraîchissement

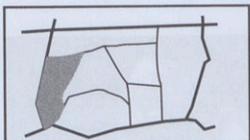
d'air et l'amélioration des installations en fonction des "analyses thermiques" effectuées. En langage clair, les éclairages chauffaient trop et sont remplacés par des ampoules moins caloriques.

En outre des gaines de ventilation vont être posées, ce qui entraîne la création d'un local technique. Il a fallu modifier l'escalier montant au premier étage vers les bureaux des conseillers bancaires.

Une question

Question : pourquoi le rafraîchissement de l'air n'avait-il pas été prévu dès l'installation du nouveau bureau ? Certes les analyses thermiques ne pouvaient être faites à l'avance, mais il ne faut pas être très savant pour deviner que des lampes, ça chauffe. À croire que la Poste veut faire sienne l'ironique expression «pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?»

Marie-Odile Fargier



La Migouëne, la savoureuse cuisine de Raynald Fleurance

Vraie, authentique est la cuisine proposée par Raynald Fleurance dans son restaurant, *la Migouëne*. Ce Lorrain (miguëne, c'est le mélange d'œufs et de crème, base de la traditionnelle quiche lorraine) a repris il y a quelques mois un restaurant qui s'appelait *L'Étrier*, vers le bout de la rue Lamarck.

Ambiance brasserie, service prévenant et cuisine du marché réalisée avec des produits frais de saison. Les plats sont classiques mais très goûteux : croustillant de chèvre chaud, céleri rémoulade à l'ancienne, salade de queues d'écrevisses pour démarrer, puis lieu jaune rôti aux épices, rognons de veau, daube de joue de bœuf... et délicieux desserts comme le baba lorrain ou les crêpes au caramel et beurre salé. Vins de propriété servis au pichet, au verre ou à la ficelle.

Les clients sont ravis. Parmi eux, un assidu, le chansonnier Jean-Pierre Marville : «*C'est excellent, de la vraie cuisine savoureuse, des plats préparés à la perfection*», dit-il.

Michel Germain

154 rue Lamarck. Tél 01 42 63 49 23. Ouvert midi et soir, fermé dim. et lundi. Plat du jour 12 €, entrée et plat ou plat et dessert 15 €, entrée, plat et dessert 18 €. À la carte, entre 25 et 35 €.

Portes ouvertes de Montmartre aux artistes du 14 au 16 octobre

Les résidents de la cité Montmartre aux artistes organisent la dix-huitième édition de leurs portes ouvertes, du vendredi 14 octobre (inauguration à 18 h) au dimanche 16 octobre.

Peintres, sculpteurs, graveurs, photographes, plasticiens, vidéastes, cinéastes, céramistes, luthier... 150 artistes ouvrent leurs ateliers et rencontrent le public. Une tombola, *AZ'ART*, est organisée et permettra de gagner des créations originales signées.

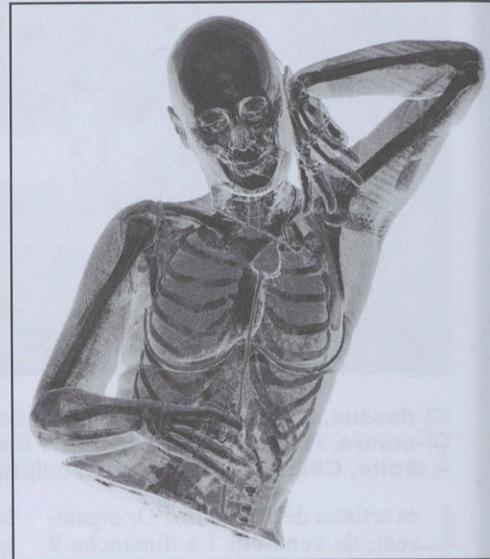
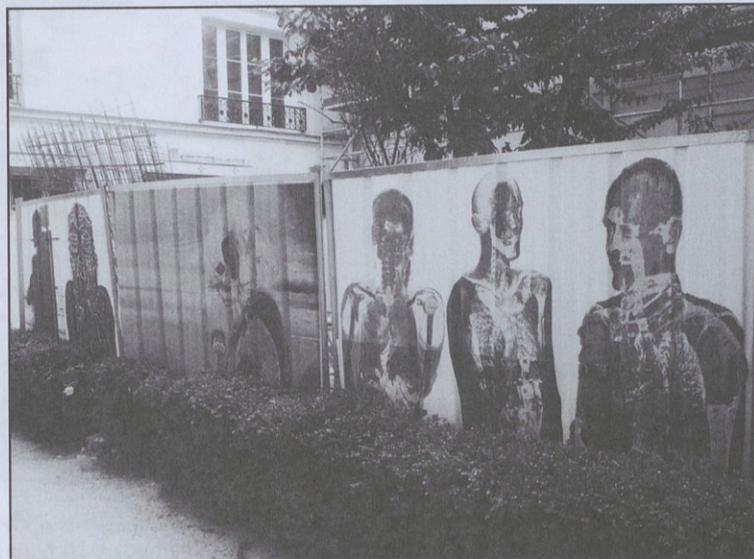
La manifestation est organisée par l'Association des locataires de Montmartre aux artistes (ALMA) dont le président est le réalisateur Romain Goupil, occasion d'admirer aussi cette belle cité construite en 1930 avec son ensemble de bâtiments, de cours et de jardins. Avec 184 logements-ateliers, c'est la plus grande résidence d'artistes d'Europe.

(Voir la page photos réalisée par Bruno Lemesle pour notre numéro de mars 2010.)

187-189 rue Ordener

La Villa des Arts au scanner

Xavier Lucchesi radiographie les résidents et voisins de la villa et les affiche sur les murs et palissades du chantier de rénovation des lieux.



Vues de l'intérieur, vues de l'extérieur : les radios affichées sur les palissades de chantier de la Villa.

Aller à l'hôpital et passer au scanner pour faire réaliser une image de son corps, ses organes, ses os, son système sanguin... une épreuve ? Oui mais, à la Villa des Arts, on utilise le scanner pour une autre sorte d'épreuve, une épreuve photographique ou plutôt radiologique et c'est une expérience artistique et conviviale.

Photographe et plasticien, Xavier Lucchesi, un des artistes résidents du lieu, en est le réalisateur. Depuis les années 1990, il a abandonné la photo pour la radio. «*Le photographe, le reporter-photographe sont des illusionnistes qui projettent une vision particulière, extérieure, de la réalité. La radiographie permet une vision intérieure de soi, une autre façon de se regarder et de regarder le monde*», déclare-t-il.

Donc, il fait passer au scanner, un vrai scanner médical, ses amis et connaissances et il retravaille les clichés, les met en couleurs, en fait des tirages... l'imagerie médicale devient œuvre d'art. Ainsi, depuis plus d'un an, la Villa des Arts et ses alentours sont devenus le site exclusif de ses créations.

Animer la vie quotidienne

Un retour en arrière s'impose : Construite en 1892 au 15 de la rue Hégésippe-Moreau, tout près de la place de Clichy, pour héberger des artistes (Cézanne, Renoir, Signac, Raoul Dufy, Picabia, Schöffer... y ont résidé), la Villa a été rachetée en 2005 par le marchand de biens *Transimmeubles* dans l'intention de vider la cinquantaine d'ateliers et ateliers-logements, de les trans-

former en appartements de luxe et faire un profit considérable.

Branle-bas de combat chez les artistes, mobilisation des milieux culturels et politiques, intervention de la mairie de Paris et finalement rachat des lieux en 2007 par la Ville. Bénéfice confortable pour *Transimmeubles* (qui avait acheté la Villa pour 17 millions d'euros et l'a revendue pour 22 millions), mais échec de la vente à la découpe.

Lieu magnifique, la Villa des Arts exigeait toutefois d'importants travaux : réfection du toit et des verrières, mise aux normes de l'électricité, installation d'un chauffage, notamment. Ceux-ci ont commencé en juin 2010, doivent durer jusqu'en juin 2012 pour la première tranche concernant essentiellement les ateliers inoccupés, puis se poursuivre au moins jusqu'en 2014.

Affichés sur les palissades

Le chantier a perturbé nombre de résidents, qui se sentent agressés par son agitation et son bruit. C'est alors que Xavier Lucchesi, Brigitte Hautefeuille (qui avait été l'un des fers de lance de la résistance) et Guillaume Hassler ont fondé une association, *La Ville a des arts* (jeu de mots impliquant une association avec la Ville de Paris et avec la RIVP qui gère les lieux), et ils ont décidé d'animer la vie quotidienne aussi bien des artistes que des ouvriers du chantier et des gens du quartier.

Ils sont déjà une cinquantaine à être passés au scanner, dans une clinique de Saint-Cloud, et leurs "portraits" ont été tirés sur papier et affi-

chés dans le hall et sur les palissades de chantier. Christophe Ducharme, architecte et résident de la Villa, a fourni papier et encres et mis son imprimante à disposition.

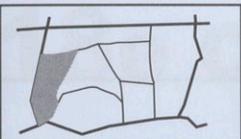
«*Les gens se voient à l'intérieur à l'extérieur*, souligne Xavier Lucchesi. *Cela a apaisé des tensions, permis à des résidents récalcitrants au départ d'accepter le chantier, noué des relations entre eux et les ouvriers, relations améliorées encore par l'organisation de pots et de barbecues en commun, sans oublier les voisins comme les habitués du café La Karambole qui ont été nombreux à accepter de se faire scanner.*»

S'étendre au chantier voisin

Seul problème mais de taille, l'association ne vit que de son propre financement. Les affiches sur les palissades pâlisent vite car les moyens manquent pour y passer un vernis protecteur. Et surtout, Xavier Lucchesi et les autres aimeraient étendre leurs affichages au chantier voisin, un énorme chantier lancé par la Cogédim au bout de la rue Hégésippe-Moreau pour y construire un immeuble de standing.

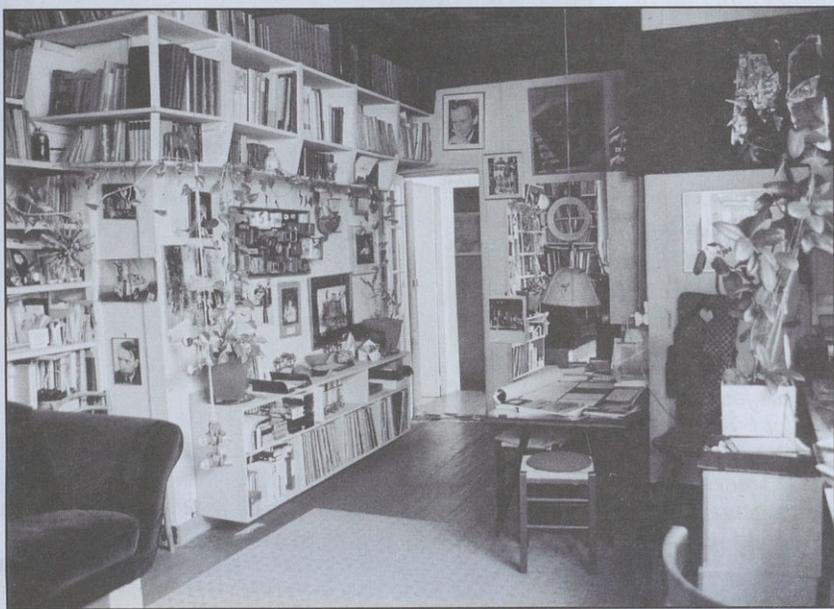
Ce rêve ne pourra se réaliser qu'avec une subvention. Elle a été demandée et les artistes espèrent une réponse favorable. Le cabinet du maire du 18e et Michel Neyreneuf, son adjoint chargé de l'urbanisme, ont été contactés ainsi que Christophe Caresche, député de la circonscription et... personnalité scannée et affichée par les soins de Xavier Lucchesi.

M.-P. L.



Dans l'appartement caché de Boris Vian, cité Véron, à Montmartre

Boris Vian, romancier, poète, musicien, a vécu cité Véron, près du Moulin-Rouge, les dernières années de sa vie. Visite guidée de son appartement, en avant-première de l'exposition qui lui est consacrée d'octobre à janvier à la BNF.



D.R.

Dans l'appartement de la rue Véron, tel qu'il a été conservé.

Au 6 bis, cité Véron, à l'ombre des ailes du Moulin-Rouge, entre des maisonnettes à jardins poétiques, le Théâtre Ouvert et des studios de danse, l'appartement bien caché de Boris Vian et de son épouse, la danseuse Ursula Kübler, témoigne des dernières années de cet artiste multiforme qui fut romancier, poète, auteur de chansons, musicien de jazz, peintre...

Il avait marqué de son empreinte le Saint-Germain-des-Prés de l'après-guerre, jazzant aux côtés de Juliette Gréco et de Sidney Bechet, devisant avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir au *Café de Flore*, ami de Raymond Queneau et de Jacques Prévert. De 1953 à sa mort foudroyante en 1959 à l'âge de 39 ans, Vian fut le voisin de Prévert à la cité Véron. Les deux hommes et leurs familles y partageaient une vaste terrasse.

Chez Boris et Ursula

L'appartement qu'occupait Boris Vian (propriété du Moulin-Rouge comme les bâtiments voisins) a été conservé en grande partie dans l'état où il était de son vivant. Sur lui veille, avec un soin jaloux, Nicole Bertolt, gérante et représentante des héritiers Vian, qui perpétue la volonté d'Ursula dont elle fut l'amie et la collaboratrice pendant trente ans.

Tout y témoigne d'une vie discrète baignée d'amour et de tendresse,

de musique, d'écriture et de lecture.

On pénètre chez les Vian avec l'impression que le couple vient de s'absenter pour quelques instants. Si, aujourd'hui, l'œuvre de Boris Vian rayonne dans le monde entier, «*le cœur palpite ici*» observe Nicole Bertolt, qui est également conseiller scientifique de l'exposition Boris Vian à la Bibliothèque Nationale de France (du 18 octobre au 15 janvier 2012) où elle a réuni les manuscrits de l'auteur, des photos, des centaines de documents.

L'Arrache-cœur

Dans le petit bureau où la jeune Christelle Gonzalo, auteur d'un mémoire universitaire sur Vian, gère son fond documentaire, des dizaines de dossiers peuplent les étagères ornant les murs jusqu'au plafond : œuvres complètes, contrats littéraires, contrats chansons, albums-hommages...

Après avoir quitté sa première épouse, Michelle, leurs deux enfants et leur appartement du Faubourg-Poissonnière, Boris Vian avait logé dans une chambre de bonne, 8 boulevard de Clichy. En 1953, la belle Ursula, devenue sa compagne, déniche, cité Véron, ce qui au départ est un petit deux pièces-terrasse de location qu'ils agrandiront avec les années.

Vian écrit alors pour des journaux. Il travaille aussi avec Jacques Canetti au Théâtre des Trois-Baudets et aux disques Philips où il est directeur artis-

tique. Il a délaissé le roman après l'échec de l'étrange et bel *Arrache-cœur* (1953). Dans le chaleureux salon où les souvenirs abondent, un bahut bas style années 50 et une longue table de bois ornée des deux chaises du couple aux dossierlets gravés d'un cœur, composent le décor.

Près de la bibliothèque que Boris Vian a construite de ses mains et qui envahit tous les murs, sa machine à écrire Underwood hérisse ses touches de clavier usagées. Elles semblent garder l'empreinte des doigts de l'auteur du sulfureux, antiraciste, très controversé *J'irai cracher sur vos tombes*, de *L'écume des jours*, *L'herbe rouge*, *L'automne à Pékin*... De son vivant, l'œuvre de Boris Vian avait un cercle d'admirateurs relativement restreint. Sa reconnaissance dans le grand public fut posthume.

Au-dessus de la machine à écrire, le regard s'arrête sur un collage en clin d'œil de Prévert. En-dessous, émergeant de son coffret rouge, le réveil de voyage de Vian, seul objet qu'il emporta, avec ses disques vinyles, lors de sa séparation avec Michelle. Plus loin, une photo en noir et blanc, Vian cheuveux au vent, heureux et fier au volant de sa dernière voiture, une superbe Morgan décapotable.

Le Déserteur

Dans l'atmosphère intime de ce salon empli de souvenirs, on imagine Vian en costume cravate pour aller à son travail chez Philips, haute silhouette longiligne, visage anguleux, avec cette pointe de fragilité qui marqua sa santé tout au long de sa vie.

Le soir venu, il retrouvait ses disques et ses instruments de musique, ses livres de science-fiction et de physique-chimie, des essais politiques, et les revues auxquelles il participait, notamment *Jazz Hot*. S'il a arrêté de jouer de la trompette (la "trompinette", disait-il) au *Tabou*, le club de jazz de Saint-Germain-des-Prés dans les années 50, suite à un œdème pulmonaire, il n'a pas rompu pour autant avec la musique. Témoin, ce vieux piano d'études au salon sur lequel il composait des mélodies – qui est toujours là mais qui, depuis un récent hiver trop rigoureux et en l'absence de chauffage, n'émet plus une note.

Témoin aussi l'élégante guitare-lyre, à neuf cordes dont trois cordes de



D.R.

Boris et Ursula Vian dans un café de la place Clichy.

basse, cadeau de son frère. Vian composait des musiques de spectacles et des chansons dont on retient l'admirable et intemporel *Le Déserteur* (1954), que Vian écrivit après la défaite de Dien Bien Phù et alors que la guerre d'Algérie s'amorçait, couplets qui furent interdits de passage à la radio : «*Monsieur le Président, Prévenez vos gendarmes, Que je possède une arme, Et que je sais tirer.*» Son ami, le chanteur Mouloudji, enregistra une version légèrement différente : «*Prévenez vos gendarmes, Que je n'aurai pas d'arme, Et qu'ils pourront tirer.*»

Johnny, fais-moi mal

Près de la porte communiquant avec la partie privée de l'appartement, une affiche jaunissante des *Trois Baudets* témoigne de Boris Vian, interprète de ses propres chansons : les ironiques *Fais-moi mal Johnny, J'suis snob*, ou *On n'est pas là pour se faire engueuler*, et encore *Arthur où t'as mis le corps ?...*

On connaît moins Boris Vian peintre, dont trois tableaux sont exposés au-dessus de la porte conduisant vers la partie privée des lieux, paysages de fiction réalisés de sa main dans des tons bleu et brique où le regard se perd.

Comme un clin d'œil au visiteur au moment de prendre congé, entre le petit bureau et le salon, ses diplômes encadrés : depuis le très sérieux diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures (1942), jusqu'à celui d'*équarrisseur de première classe* du *Collège de Pataphysique* (créé par Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu roi*, et dont Queneau fut une figure marquante), et à l'attestation de son entrée dans l'*Ordre de la Grande Gidouille*.

Jacqueline Gamblin

□ Visite uniquement sur rendez-vous par lettre manuscrite à Nicole Bertolt.

Ils habitent le 18e et supportent un club centenaire, le Red Star FC 93

Saint-Ouen, où est né et où vit le Red Star, ce n'est pas si loin du 18e. Et dans le 18e nous avons rencontré des supporteurs qui vouent une passion à ce club légendaire. Entretien.

Ils s'appellent Vincent Mezenze, 24 ans, résidant à la Goutte d'or, façonnier dans l'imprimerie, et Armand Nicoud, 61 ans, Montmartrois, professeur de cuisine en retraite, et ils vouent une passion totale au Red Star, le club légendaire de Saint-Ouen, dont le stade est situé aux portes mêmes de notre arrondissement.

«Je suis supporter du Red Star indéfectiblement depuis 1957, proclame Armand Nicoud. J'ai commencé à suivre l'équipe à l'âge de 8 ans, mon grand-père me l'a fait découvrir. A cette époque, le stade ne s'appelait pas Bauer, mais le Stade de Paris. Le premier match auquel j'ai assisté était un Red Star-Bordeaux. Travaillant pour l'Éducation nationale en tant que profes-

seur de cuisine, j'ai joué en division d'honneur dans les années 60 dans différentes villes où j'ai vécu mais je m'organisais toujours pour remonter à Paris afin de suivre le Red Star».

«Moi aussi, dit Vincent Mezenze, j'ai découvert le Red Star à 8 ans avec mon grand-père qui m'emmenait au stade. Je me rappelle des joueurs comme Steve Marlet ou Samuel Michel qui portaient le maillot vert et blanc dans les années 90. Aujourd'hui, je suis un supporter inconditionnel. Je vais voir tous les matchs à domicile et j'effectue tous les déplacements. Je fais partie d'un groupe de supporters, les Red Fans.»

Tous deux soulignent le caractère populaire de ce club centenaire et la fidélité des sup-

porters qui ne faiblit pas. «Je suis frappé, lors des déplacements en province, par les spectateurs qui sont venus pour soutenir nos couleurs alors qu'ils ont quitté la région parisienne», déclare Vincent. Ils affirment également leur attachement pour le stade Bauer : «L'histoire du Red Star est intimement liée à ce stade avec son enceinte authentique à l'anglaise, en centre ville, ses gradins en pierre. C'est aussi le seul club qui ne porte pas le nom d'une ville», ajoute le jeune homme.

Et Armand conclut : «Il y a tellement de grands joueurs qui ont porté le maillot ! Venez voir jouer le Red Star, un club qui a un tel passé mérite les meilleurs encouragements».

Michel Germain



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Vincent, Armand et puis Mario et André: tous fans.

Le Red Star FC 93, de 1897 à aujourd'hui : une histoire riche en émotions et en rebondissements

À la fin du XIXe siècle, un jeune provincial âgé de 11 ans, natif de Theuley en Haute-Saône, rejoint ses parents venus s'installer dans le 7e arrondissement de Paris après avoir vendu leur ferme. Là, le jeune Jules Rimet, devenu adolescent, voit son quartier gagné en 1889 par l'effervescence de l'Exposition Universelle et la construction de la Tour Eiffel.

Et l'histoire du Red Star commence en février 1897. Dans un petit café, à l'angle de la rue de Grenelle, quatre jeunes gens férus de foot se retrouvent, Jules Rimet, son frère Modeste et deux amis de longue date, Charles de Saint-Cyr, champion de course à pied, et Ernest Weber, journaliste. Ces "mousquetaires" créent une société sportive.

Le baptême

La marraine est toute trouvée : Miss Jenny, «une Anglaise qui faisait office de gouvernante chez nos parents», précise Jules dans ses souvenirs. Elle qui baptise le club d'un patronyme typiquement britannique : Red Star, l'étoile rouge ! À l'époque, en effet, les associations et cercles athlétiques à consonances britanniques foisonnent. Questionnée par

Jules Rimet sur le nom qu'elle aimerait donner à ce nouveau club, Miss Jenny aurait sorti de son sac un billet aux couleurs de la célèbre compagnie maritime britannique arborant la fameuse étoile rouge et aurait énoncé solennellement «Red Star». Le club était baptisé, la légende commençait.

Quelques années sans lieu fixe, puis, en 1909, l'équipe occupe le Stade de Paris, nouvellement construit derrière le marché aux Pucés. Le stade, rebaptisé aujourd'hui stade Bauer, abrite le club depuis lors.

Montées et descentes

Dans les années 1910, le Red Star joue déjà les premiers rôles, recrute les meilleurs joueurs de l'époque avec Lucien Gamblin, l'international Eugène Maës et le gardien Pierre Chayrigues. Les couleurs sont alors le bleu marine et le blanc. Le club signe quelques pages glorieuses lors des années 1920 avec quatre succès en Coupe de France : 1921, 1922, 1923 et 1928.

Les années 1930 voient l'arrivée du maillot vert et blanc, les couleurs actuelles, et la naissance du professionnalisme. Vingt équipes participent au premier championnat de France en 1932. Le club connaît

alors des fortunes diverses, faisant l'ascenseur entre la première et la seconde division.

Malgré la guerre, le Red Star continue à s'inscrire dans l'histoire du ballon rond en gagnant en 1942 une nouvelle fois la Coupe de France, échouant en 1946 en finale contre Lille. En 1948, le club fusionne avec le Stade Français pour deux ans, et devient Stade Français-Red Star.

Les années 1950 sont difficiles. Le club retombe en deuxième division en 1950, et manque son retour en élite en 1955 pour une affaire de corruption. Il manque encore la montée d'un point en 1960, au profit de Troyes.

Les années 1960 sont celles d'un entraîneur passionné du club, Jean Avellaneda. Avec lui, le Red Star retrouve la première division en 1964, pour une année seulement. Les Audoniens réintègrent encore une fois l'élite en 1967. Le Red Star y restera six saisons consécutives.

Pendant les années 1970, Le Red Star fait à nouveau l'ascenseur entre D1 et D2, malgré l'arrivée de joueurs de renom comme Roger Magnusson, Nestor Combin et Fleury Di Nallo. En 1978, les dettes accumulées par le club sont telles qu'il est exclu du football profes-

sionnel pour la division d'honneur.

Les années 1980 voient une belle remontée. Le club retrouve la seconde division en 1982 et s'y maintient pendant dix ans. Dans les années 1990, devenu centenaire, il se dote d'un centre de formation. On y découvre de grands talents tels que Steve Marlet ou Claude Idantje. Malheureusement, la relégation en National (D3) vient encore ternir sa progression.

La remontée

Années 2000 : malgré la relégation, le club reste fidèle à son passé grâce à une bonne figuration aux coupes nationales : demi-finaliste en Coupe de la Ligue en 2000 face à Gueugnon. D'importantes difficultés l'obligent à déposer le bilan en 2003, et à repartir encore dans les divisions inférieures. Mais en trois saisons il remonte en Championnat de France amateur (CFA, quatrième niveau des championnats nationaux). C'est là que l'équipe évoluait jusqu'à sa toute récente remontée, avec Patrice Haddad comme président, et Alain Mboma comme entraîneur.

M. G.

92 rue du Docteur Bauer, 93400 Saint-Ouen. 01 40 11 04 26. Site internet : www.redstarfc93.fr

Paris Courts Devant, un festival de courts métrages

Paris Courts Devant, le festival de films de courts métrages, se déroule pour sa septième édition du jeudi 13 au dimanche 16 octobre, au Cinéma des cinéastes.

Soixante-dix films sont en compétition dans six catégories : *Si loin si proche*, sélection des meilleurs films français et étrangers de l'année, *Fiction et compagnie*, films des sociétés de production françaises, *Films sans pression*, films autoproduits ou réalisés dans les écoles de cinéma, *Films de musique*, *Films d'animation* et enfin *Coups de cœur coups de gueule*, films décalés dans leur forme ou leur propos.

Par ailleurs, tous les jours de 16 h à 18 h, sont organisées des rencontres entre les réalisateurs et le public.

□ Cinéma des Cinéastes, 7 avenue de Clichy. 5,50 € la séance, 35 € le pass pour la durée du festival. Contact : 09 51 15 62 25.

Une conférence : les orgues de cinéma

Conférence de Michel Chazot et Julien Girard, "L'orgue de cinéma du Louxor au Gaumont Palace", organisée par Les Amis du Louxor. Il y sera question des orgues dont la musique accompagnait les films du temps du muet. Projection du court-métrage d'Alain Villain, *Un quart d'heure d'entracte*, montrant Tommy Desserre jouant sur l'orgue du Gaumont Palace, près de la place de Clichy, pour la dernière fois avant le démontage de l'instrument. Mardi 18 octobre (19 h) à la mairie du 10e.

Les éditeurs du 18e à la Halle Saint-Pierre

Le collectif des éditeurs du 18e tient son salon du livre 2011 à la Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard, du jeudi 27 au samedi 29 octobre (10 h à 18 h). Stands dans la rotonde, lectures et musique à l'auditorium.

Créé en 2007, le collectif regroupe une quinzaine d'éditeurs aux catalogues variés : poésie, romans, essais, politique, voyage, livres d'art...

Ateliers pour enfants au Musée de Montmartre

Le Musée de Montmartre organise tous les mercredis des ateliers artistiques pour les enfants de 4 à 12 ans. (12 € l'atelier, 42 € les quatre ateliers). D'autre part, il continue ses visites guidées à thème pour les enfants des écoles, les mardis et jeudis. Découverte d'un musée, art de l'affiche, historique de Montmartre au programme selon les niveaux.

□ Réservations : 01 49 25 89 39

Le Sudden Théâtre devient la Comédie Montmartre

Raymond Acquaviva transmet la direction du théâtre de la rue Sainte-Isaure à deux nouveaux propriétaires. Mais il continuera d'y faire jouer les élèves de son école.

Petite révolution au 14 bis rue Sainte-Isaure : cet été encore, Raymond Acquaviva, propriétaire des lieux, gérant le théâtre, ses ateliers et son école (installée rue Marcadet) qui ont vu passer une kyrielle de comédiennes et de comédiens actuellement à l'affiche. Ajoutez ses prestations d'acteur et de metteur en scène dans différents théâtres parisiens, c'était trop, il fallait choisir et Raymond a choisi.

Il a privilégié son métier de base, rester le comédien-professeur-acteur-metteur en scène, connu et fortement apprécié. Et il a décidé de se séparer du théâtre qu'il dirigeait. Jean-Georges Tharaud et Christian Laurent se sont portés acquéreurs.

Les soirées du lundi

Raymond Acquaviva garde cependant rue Sainte-Isaure des créneaux de temps pour son école : il pourra disposer de la scène trois matinées par semaine pour les répétitions, et les soirées du lundi seront consacrées à la représentation des pièces jouées par ses élèves.

En ce moment, en alternance, on peut apprécier *Roméo et Juliette* (qui a connu un vrai succès cet été en tournée en Corse) et *Lysistrata* qui a attiré de nombreux spectateurs ce printemps au Sudden. Mais la page est tournée et c'est l'histoire de deux amants qui se termine.

Jean-Georges Tharaud, de la Comédie de Paris, qu'il vient juste de vendre, et Christian Laurent, son vieux complice, se sont donc installés au Sudden. Ils arrivent avec des idées plein la tête, des objectifs à couper le souffle parce qu'ils veulent redonner une vie culturelle à ce quartier du bas de la Butte.

Théâtre d'auteur

Le nom, l'enseigne ont déjà changé. Fini le Sudden, place à la Comédie Montmartre. Le théâtre a subi quelques rénovations et coups de rafraîchissement que le spectateur habitué appréciera. Au fil du temps, il y aura d'autres modifications importantes pour changer le hall d'accueil, la capacité et le confort de la salle.

Le théâtre d'auteur sera privilégié. Les "matinées enfants", outre les spectacles et contes classiques, ouvriront à des ateliers de magie et prestidigitation pour donner une part belle de mystère et d'insolite au théâtre. Pourquoi pas aussi, à moyen terme, utiliser les fins d'après-midi

pour un ciné-club où un des représentants du film sera là pour la discussion.

En attendant, le théâtre ouvre ses portes le 12 octobre avec *Appelez-moi Tennessee*, une pièce de Benoît Solès en hommage au dramaturge américain (mise en scène de Gilbert Pascal avec Frédéric Sahner et Benoît Solès).

Tout le théâtre de Tennessee Williams, dont on célèbre le centenaire cette année, est un mélange de réalisme et de rêve. Dans le désastre ou la fantaisie, il mène une remarquable analyse de la solitude. (Du mardi au samedi à 20 h 30).

À compter du 19 octobre, pour les enfants, et aussi les parents, un conte de Christian Laurent, *Jean le Fidèle*, inspiré des Contes de Grimm, les mardis et samedis à 14 h. Ça y est, la saison est lancée à la Comédie Montmartre.

Michel Cyprien



C'est sous le signe du grand Tennessee Williams (photo) que les nouveaux responsables présentent leur premier spectacle.

□ Renseignements, réservations : Comédie Montmartre, 14 bis rue Sainte-Isaure. 01 42 23 27 67.

Crésus

ILE-DE-FRANCE PARIS

Riches de notre solidarité



Association d'aide aux personnes surendettées, nos services sont gratuits.

Vous avez des difficultés avec l'argent ?



- Des factures en retard ?
- Un budget déséquilibré ?
- Trop de crédits en cours ?
- Un différend avec votre banque ?
- Besoin d'un conseil ?

Venez en parler avec nous dans nos groupes d'échanges et de formation

intitulés

L'ARGENT, PARLONS-EN

(gestion du budget, surendettement, relation avec la banque etc.)

RÉUNION D'INFORMATION SUR LE NOUVEAU CYCLE :

MARDI 4 OCTOBRE 2011

Au choix : 15h à 17h ou 18h à 20h

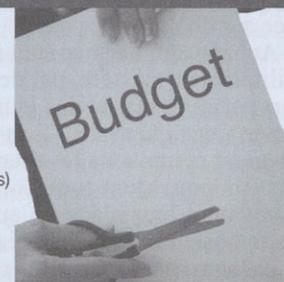
LIEU : Maison des Associations du 18^e arrondissement
15 passage Ramey (par le 75 rue Marcadet)
75018 Paris (Métro Jules-Joffrin ou Marcadet-Poissonniers)

INSCRIPTION : courriel : crsus.ape@gmail.com

tél : 06 07 48 48 23

Programme disponible sur demande

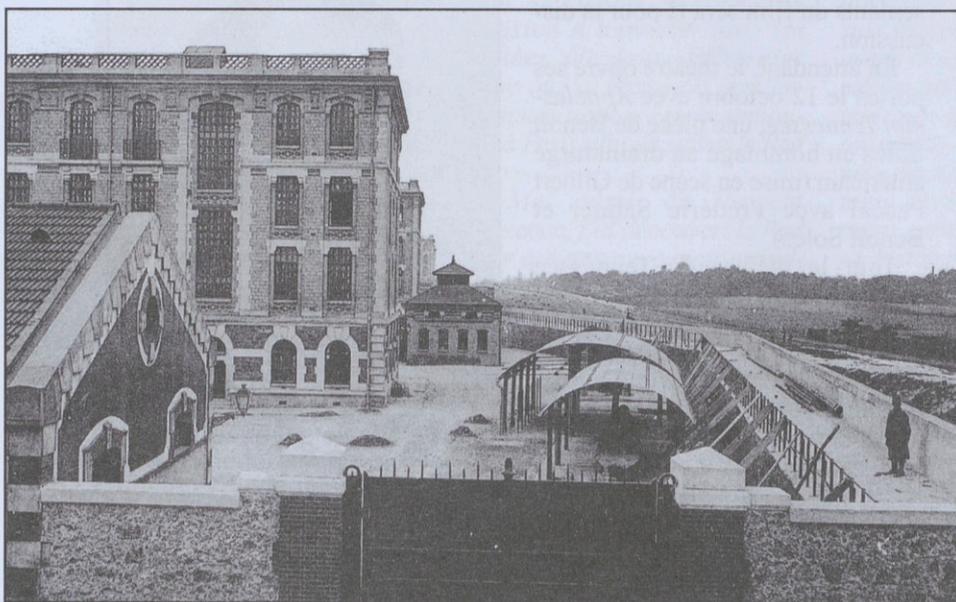
Vous pouvez également obtenir un rendez-vous pour le surendettement en appelant le 01 46 06 62 27



La caserne de Clignancourt, au long du boulevard Ney

Bâtie en 1874, la caserne de Clignancourt occupait, jusque dans les années 1960, un vaste espace entre la Porte de Clignancourt et la Porte des Poissonniers.

Le ministère de la Défense n'occupe plus aujourd'hui qu'une petite partie de ces terrains.



Photos Collection Gérard Jouhet

• Ci-contre, les nouveaux bâtiments de la caserne vus du côté de Saint-Ouen. On distingue à droite le talus des fortifications.
• Ci-dessus, le "Foyer du soldat". (Cartes postales autour de 1900.)

Tout au nord de notre arrondissement, rue Jean-Cocteau, en face du stade des Poissonniers, un bâtiment inutilisé depuis des années vient de faire sa rentrée dans l'actualité : le préfet de police a proposé aux musulmans du 18e de l'utiliser pour la prière, afin d'éviter qu'ils continuent à prier dans la rue (voir page 4). Il s'agit d'un ancien atelier de réparation de matériels militaires, un bâtiment tout en longueur qui faisait partie de l'ancienne caserne de Clignancourt.

Cette caserne occupait autrefois un très vaste espace entre la Porte de Clignancourt et la Porte des Poissonniers. Bâtie en 1874, elle avait été une des toutes premières nouvelles casernes créées par la IIIe République. On peut dire qu'elle a servi de modèle à toute une génération de bâtiments militaires.

«Ces casernes de 1874 imprègnent l'imaginaire français et deviendront le stéréotype de LA CASERNE», dira l'historien François Dalle-magne.

Après la déroute de 1870

En 1874, il y a quatre ans que l'armée du Second Empire a été écrasée par les troupes prussiennes, quatre ans que l'empereur Napoléon III (qui avait imprudemment déclaré la guerre) a été fait prisonnier, quatre ans que la République a été proclamée. Le gouvernement entend tirer les leçons de la honteuse défaite et réorganiser l'armée sur de nouvelles bases.

Auparavant, l'armée était formée, en plus des militaires de carrière, par des *conscrits* tirés au sort parmi la masse des jeunes gens en âge de servir. Ceux qui avaient le malheur d'être "tirés" devaient rester sous les drapeaux pendant sept ans. Ils pouvaient toutefois se "racheter" en envoyant à leur place un autre jeune homme. Cette possibilité, dans la réalité, n'était ouverte qu'aux fils de familles relativement fortunées : il leur fallait verser une forte somme d'argent à leur remplaçant. On trouvait toujours

pour cela des volontaires issus de familles pauvres ou très pauvres...

Une loi du 27 juillet 1872 a changé cela. Désormais, le service militaire devient obligatoire pour tous, et aucun "remplacement" n'est plus admis. Cependant, bizarrement, on a conservé un tirage au sort : en fonction des besoins en effectifs fixés chaque année par le ministre de la Guerre, le contingent est divisé en deux parties, par tirage au sort. Les uns effectueront cinq ans de service, les autres seulement un an mais ils doivent ensuite revenir tous les deux ans dans les casernes pour des "périodes", et ainsi constituer les "réserves".

Ce nouveau système de recrutement gonfle les effectifs de deux cents mille hommes supplémentaires. Mais il n'y a pas assez de place pour les loger dans les casernes existantes, il faut donc entreprendre un vaste programme de construction de nouvelles casernes. Les premières de ces "casernes républicaines" sont achevées en 1874. La caserne de Clignancourt fait partie du lot.

Près des fortifications

À cette époque, les *fortifications* existent encore tout autour de Paris. Elles ne seront démolies qu'à partir de 1919, le premier coup de pioche des démolitions étant donné à la Porte de Clignancourt en juillet (voir *Le 18e du mois*, janvier et février 2010). La caserne de Clignancourt est construite au long des remparts, à l'emplacement du "bastion 35", dont les bâtiments seront démolis au fur et à mesure que ceux de la nouvelle caserne s'édifieront.

L'architecture des bâtiments est conforme au modèle qui sera proposé jusqu'en 1907 dans le "portefeuille de l'officier du génie", véritable guide de l'architecture militaire : entourant une cour centrale, des bâtiments de trois étages sur rez-de-chaussée. Au rez-de-chaussée sont installés le matériel, les "accessoires", notamment les

lavabos (auparavant, les soldats se lavaient le plus souvent à la fontaine dans la cour), et quelques chambres de sous-officiers, notamment le logement du sergent-major.

Le premier et le deuxième étage sont occupés par les chambrées des hommes de troupe, le troisième est destiné aux réservistes. Les officiers sont logés à part, ainsi que les secrétaires et ouvriers, et les membres de la fanfare, tambours et clairons.

Depuis 1872, le règlement militaire rend les capitaines «responsables de l'instruction de leurs hommes : instruction scolaire, à base de lecture et éléments de calcul», avec des récompenses sous forme de permissions pour les assidus et des punitions pour les réticents (des tours de service supplémentaires) ; «instruction militaire : apprentissage du tir avec les récents fusils modèle 1861, exercice à sec de la natation sur des pliants, étude du règlement...»⁽¹⁾

Une grande partie de cette instruction s'effectue dans les chambres. L'ancien système des chambrées avec quatre rangées parallèles de lits est donc remplacé par des chambrées avec deux rangées de lits seulement, le long des murs, et au milieu de la pièce une vaste table et des bancs, utilisés pour l'instruction. Chaque chambrée abrite entre 24 et 28 hommes.

Au total, un régiment d'infanterie compte 1 655 hommes, pouvant monter à 2 400 avec les réserves.

Des journées bien réglées

«La discipline est la force principale des armées» : aussi la journée du soldat est-elle réglée dans ses moindres détails. Réveillé au son du clairon, il fait son lit, qui doit être parfaitement uni sur le dessus, avec les plis impeccablement tirés sur les côtés, la tête du lit à 6 centimètres

1. *Les casernes françaises*, par François Dalle-magne, éditions Picard, 1990.



L'avenue de la Porte-de-Clignancourt dans les premières années du XXe siècle, avec les casernes et le marché aux Puces. (Carte postale de l'époque.)



1943. Les hommes de la Milice qui vont bientôt s'engager dans les régiments SS allemands sortent de la caserne de Clignancourt.

du mur, les effets personnels et vêtements soigneusement rangés sur la planche, les bottes ou souliers, et les ceinturons, astiqués... Les sous-officiers passent quotidiennement les chambres en revue, les soldats doivent alors se tenir debout, au garde-à-vous, chacun près de son lit.

L'exercice occupe six à huit heures par jour selon les saisons. Sur les routes et chemins de la banlieue proche, les fantassins de Clignancourt apprennent à marcher, cent quinze pas de 75 centimètres à la minute. Tout manquement à la discipline est puni : "salle de police", arrêts de rigueur, ou ce qu'on appelle le "peloton de chasse", durant lequel les punis, face au mur, doivent faire des mouvements très lents avec de longs intervalles durant lesquels il leur faut se tenir dans une immobilité absolue.

Ainsi va l'infanterie jusqu'à la guerre de 1914. La durée du service militaire obligatoire sera toutefois réduite peu à peu à un an, puis en 1913 remontée à trois ans malgré l'opposition des socialistes qui font campagne contre la guerre (ce qui n'empêchera pas leurs députés, en août 1914, de s'engager unanimement dans la politique de guerre, tout comme ceux de la droite : "l'Union sacrée").

Le discours du colonel

Le 3 août 1914, après une semaine de crise diplomatique, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Les opérations de mobilisation, en France, s'achèvent le 5 août. La caserne de Clignancourt accueille une grande masse d'hommes. Dans la nuit du 5 au 6, à 23 h 30, le colonel Cottet, qui commande le 76e régiment d'infanterie, réunit dans une cour les bataillons qui vont partir pour l'Est.

Après la sonnerie des clairons, au milieu d'un silence total, le colonel prend la parole : « Cette guerre, qui sera longue, nous ne l'avons pas cherchée mais nous allons montrer que nous saurons la faire. Voici le drapeau du 76e, il représente pour nous tous la patrie que nous allons défendre et pour qui, peut-être, beaucoup parmi nous vont donner leur vie. Je vous demande à tous d'en faire le sacrifice ce soir même. Avec moi, vous allez répéter d'une seule voix : Nous le jurons. »

Le serment est répété par des centaines de voix, au son de la Marseillaise jouée par sa musique, le régiment sort de la caserne par la porte principale du boulevard Ney et se dirige vers la gare dite "de la Villette", rue de l'Évangile, où il embarque dans un train pour Saint-Mihiel (Meuse), d'où, par une série de marches, il gagne la ligne de front.

La guerre sera plus longue encore que, sans

doute, le colonel l'imagine, et les morts plus nombreux.

La caserne de Clignancourt continuera d'accueillir des régiments de passage à Paris. En 1918, le 10 juin, elle est touchée par un obus de la "grosse Bertha", le canon allemand de 210 mm qui depuis le mois de mars tire régulièrement, de plus de 100 kilomètres, sur la capitale. Il n'y a ni mort ni blessé cette fois-là, mais ces bombardements font en tout à Paris 250 tués et plus de 600 blessés.

La "division Charlemagne"

En 1939, voici le début d'une deuxième guerre mondiale, née de la folie meurtrière de Hitler. Après la débâcle des armées françaises en juin 1940, la caserne de Clignancourt est réquisitionnée par les troupes allemandes qui occupent Paris. Elle sera le lieu d'un des épisodes les moins glorieux de notre histoire de France.

Divers partis politiques et organisations d'extrême-droite s'étaient mis totalement au service du régime nazi, notamment le PPF (Parti populaire français) de Jacques Doriot et la Milice commandée par Joseph Darnand. Le 22 juillet 1943, un décret du maréchal Pétain autorise les Français à s'engager dans les SS, le corps d'élite le plus politisé de l'armée allemande. Darnand prête serment le 8 août à l'ambassade d'Allemagne et engage les troupes de la Milice à suivre son exemple.

Plus de trois cents de ces volontaires sont réunis dans la caserne de Clignancourt. Ils y reçoivent une formation. Avec les membres de la LVF (*Ligue des Volontaires français contre le bolchevisme*) dont fait partie Doriot, ils constitueront un des bataillons (mille Français) de la "division Charlemagne", caractérisée par le caractère international de son recrutement, et qui s'illustrera par sa férocité sur le front russe.

Lors de la Libération de Paris, le 25 août 1944, des combats opposent des soldats allemands retranchés dans la caserne de Clignancourt à des résistants français (FFI, *Forces françaises de l'intérieur*), soutenus à la fin par des soldats américains. Deux cents Allemands réussissent à s'échapper par le boulevard Ney, avec dix canons anti-chars, quatre cents autres capitulent après cinq heures de siège. Plusieurs résistants ont trouvé la mort dans ces combats.

La première demi-brigade coloniale

La guerre mondiale achevée, la France n'est pas pour autant en paix : les guerres coloniales, les guerres d'indépendance prennent la suite, guerre d'Indochine, guerre au Maroc et en Tunisie, guerre d'Algérie... La caserne de Clignancourt est le siège de l'état-major de la

première demi-brigade coloniale. Elle est utilisée comme point de regroupement de troupes françaises venues de diverses régions, avant leur départ vers les lieux d'embarquement.

En 1949, une manifestation devant la caserne, contre le départ de soldats français vers l'Indochine, est organisée par le Mouvement des jeunes communistes, très engagé dans la lutte contre cette guerre. Des forces de police importantes interviennent, les arrestations sont nombreuses. Deux dirigeants du mouvement font de la prison : Jean Gajer, futur leader des élus communistes au conseil municipal de Paris, et Jean Ellenstein, qui sera plus tard un des historiens vedettes du PCF, contribuera largement à la critique de Staline et du stalinisme... et sera exclu du parti.

À la place, le lycée Rabelais

Au fil des années, la caserne de Clignancourt est de moins en moins utilisée. Ceux de ses bâtiments qui se trouvent du côté de la Porte de Clignancourt sont démolis à la fin des années 60. On construit sur leur emplacement le lycée Rabelais, un peu plus tard le collège Utrillo, ainsi que des bâtiments d'habitation qui au début sont occupés principalement par des familles de militaires ou de retraités de l'armée (maintenant par des gens de toutes professions).

Il ne reste plus de l'ancienne caserne qu'un ensemble de bâtiments proches de l'avenue de la Porte-des-Poissonniers, sur un terrain d'environ 2 hectares, sous le nom de "caserne Gley". Il s'agit essentiellement de services de l'intendance militaire.

Un rapport de l'inspection des bâtiments publics au ministère des Finances, en 2010, présente l'état des bâtiments comme allant de bon (bâtiments administratifs) à moyen (bâtiments de stockage) et médiocre (l'atelier).

En 2004, une partie de ces bâtiments, appelée "la Boulangerie" parce qu'il s'agit d'une ancienne usine à pain de l'armée, a été transformée en centre d'accueil d'urgence pour les SDF (hommes seulement) : dans une immense salle s'alignent 288 lits superposés. Des matelas et des oreillers sous housse de plastique lessivée chaque jour, des draps en non-tissé jetés chaque matin, pas de couvertures car difficiles à laver, mais les lieux sont bien chauffés. Des lavabos, des douches sont aussi installés.

L'ancien atelier de réparation, lui, restait inutilisé. À un certain moment, l'idée a été étudiée d'y installer provisoirement des salles de cours d'un IUT (Institut universitaire de technologie) qui cherchait des locaux. Le projet n'a pas abouti, car nécessitant des travaux trop coûteux. C'est ce bâtiment que le préfet vient de proposer aux musulmans.

Noël Monier

Mal au cœur et rage au ventre

• **Des fourmis dans la bouche**, roman de Khadi Hane. Éditions Denoël. 150 pages. 14,50 €.

DR
Khadidja, Malienne de 32 ans, immigrée à Paris, vit à Château-Rouge dans la plus extrême précarité et y élève seule ses cinq enfants. Elle est en butte à toutes les difficultés et harcelée par tous : ses voisins qui lui reprochent d'être mince et sans mari, l'épicier du coin qui ne fait crédit que si... l'assistante sociale qui la presse de porter plainte contre le "blanc" qui lui a fait son dernier enfant, et ce même homme, le propriétaire de son logement dont elle ne peut payer le loyer. Par tous, et surtout le rassemblement des "vieux sages" de sa communauté qui n'admettent pas sa liberté.

Khadijda a la rage, la rage de vivre et la rage contre tout ce qui l'empêche de vivre. Elle en vient à douter de l'existence d'un Dieu qui admet ça ou même à le haïr. Elle rage contre la France et les Français qui vous font croire à l'Eldorado mais qui vous ignorent et vous rejettent, vous cantonnent



aux expédients et à l'exploitation avant de vous chasser. Elle rage aussi, et essentiellement, contre sa communauté, ses traditions et coutumes qui vous tiennent en sujétion, ses hommes qui asservissent les femmes et ses femmes qui se laissent faire et perpétuent même le processus.

Le roman de Khadi Hane est écrit à la première personne mais ce n'est pas une autobiographie. L'auteur, qui a fait des études supérieures en France et dont c'est le neuvième livre, est sénégalaise. Toutefois, elle connaît bien le quartier africain de Château-Rouge et les nombreux Maliens qui y habitent. Elle y a travaillé comme interprète dans les années 1990. Dans son roman, Château-Rouge et le marché Dejean sont très présents, criants de vérité, mais la condition des femmes noires ainsi que la difficulté d'une intégration sans assimilation sont au cœur de son propos.

M.-P. L.

La sélection pour le Prix Wepler

Le Prix Wepler, décerné chaque année à un roman original et innovant, aura lieu lundi 14 novembre mais déjà la sélection est faite.

Les candidats sont :

- Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement, voyages en France* (Seuil)
- Lilyane Beauquel, *Avant le silence des forêts* (Gallimard)
- Nicolas Bouyssi, *S'autodétruire et les enfants* (POL)
- Sylvain Coher, *Carénage* (Actes Sud)
- Kamel Daoud, *Le Minotaure 504* (Sabine Wespieser)
- Patrick Deville, *Kampuchea* (Seuil)
- François Dominique, *Solène* (Verdier)
- Alain Jaubert, *Tableaux noirs* (Gallimard)
- Philippe Lançon, *Les Îles* (Jean-Claude Lattès)
- Éric Laurent, *Les Découvertes* (Éditions de Minuit)
- Lorette Nobécourt, *Grâce leur soit rendue* (Grasset)
- Sophie Schulze, *Allée 7, rangée 38* (Léo Scheer).

Le prix a été fondé, il y a quatorze ans, par Marie-Rose Guarnieri, de la Librairie des Abbesses. Mécéné par la Fondation La Poste, il est décerné à la brasserie Wepler de la place de Clichy. ■

Plaidoyer d'un "enfant de la Goutte d'Or" pour une autre politique de gauche

• **Carnets d'un élu de terrain**, par Félix Beppo, préface de Daniel Vaillant. Éditions L'Harmattan. 85 pages. 15 €.

« **D**evoir d'urgence », dit-il. Devoir de redonner un sens à la politique et de mener une autre politique de gauche, de relever le pari du renouveau et de la réforme, de dire aux Français qu'il n'y a pas de fatalité, qu'on peut refuser l'individualisme et retrouver la cohésion sociale. Félix Beppo a écrit ce livre en forme de plaidoyer comme militant socialiste mis aussi comme élu de terrain, adjoint au maire du 18e en charge de l'espace public (voirie, propreté).

Ce sont essentiellement les permanences à la mairie où il reçoit des gens venus lui soumettre leurs problèmes qui l'ont incité à prendre la plume. « *Quel décalage entre le discours politique et ce*

qu'on apprend localement ! Quel sentiment désolant d'impuissance ! J'ai grandi ici, j'ai vécu la précarité et, presque quarante ans plus tard, les problèmes ne sont pas résolus, ils se sont même aggravés », souligne-t-il.

D'origine guadeloupéenne, Félix (comme Félix Éboué, compagnon de la Libération et premier gouverneur noir de Guadeloupe) est arrivé à Paris à l'âge de six ans, habitant avec sa mère et sept frères et sœurs dans 20 m², à la Goutte d'Or, rue Myrha. Il a connu l'entassement, la pauvreté (les bons de vêtements à aller chercher à la mairie), le racisme également. Heureusement, il y avait la volonté familiale de s'en sortir. Heureusement il y avait l'école

(Cavé, Richomme puis Jacques-Decour) que le petit garçon aimait, les livres de la bibliothèque. Il a fait des études supérieures poussées et est actuellement cadre, spécialiste des transports urbains.

Militant socialiste, il a été contacté par Daniel Vaillant en 2008 pour figurer sur sa liste. Après plusieurs années passées à Nantes, Lille, Lyon et Montpellier, il venait de regagner Paris, installé de nouveau « chez moi », à Château-Rouge, il a dit oui. Adjoint depuis trois ans, il a décidé, en cette période de campagne électorale, d'alimenter le débat et surtout d'affirmer son refus de la destruction des acquis sociaux et de la solidarité sous prétexte que cela coûterait trop cher en temps de crise. ■

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 € | <input type="checkbox"/> Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 € |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €
(24 € abonnement un an + 18 € cotisation) | <input type="checkbox"/> Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €
(24 € abonnement + 18 € cotisation) |
| <input type="checkbox"/> Je souscris un abonnement de soutien : 80 €
(24 € abonnement un an + 56 € cotisation) | <input type="checkbox"/> Abonnement à l'étranger : 27 € |

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Sahadél

Le LMP "occupé" par des artistes et des habitants

Le Lavoir moderne parisien (LMP) est "occupé" tous les soirs, jusqu'à la mi-octobre, par artistes et habitants. La salle étant libre durant cette période, il a été décidé d'organiser, de 18 h à 20 h, des mani-

festations-spectacles de soutien au théâtre qui est dans une situation critique (voir page 10). La première a eu lieu lundi 26 septembre avec *Redonda*, un groupe de salsa vénézuélienne. L'entrée à ces manifestations

a été fixée à 5 €. Ce n'est qu'une goutte d'eau face à la dette du LMP. Mais les petits sous font les grandes rivières, et surtout il est important de montrer que montrer son désir de voir le Lavoir continuer.

Les 7, 8 et 9 octobre, des artistes y exposeront dans le cadre des *Portes d'Or*. Du 11 au 15, *La Ville*, pièce d'Evguëni Grichkovets. Les 28 et 29, la *Roulette russe*, chansons. □ 35 rue Léon. 01 42 52 44 94.

À la Manufacture des Abbesses

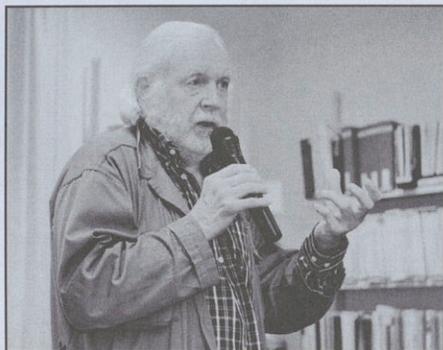
La Confession du pasteur Burg, d'après le livre de Jacques Chessex

● 7 rue Véron. 01 42 33 42 03. À partir du 11 octobre, du mardi au samedi à 19 h.

La Confession du pasteur Burg (1967) est un monologue, une confession au spectateur, dite par Frédéric Landenberg, celle d'un religieux trop rigoriste pour ses ouailles, qui «aime l'ordre avec une espèce de fureur» et dont «l'âme était droite comme une lame» mais va être surprise et prise, brisée par un désir contrevenant à des calculs métaphysiques.

Le pasteur Burg fut d'abord un enfant intelligent, précoce et studieux, à l'écart des autres et de leurs jeux adolescents. Une vocation calviniste a mené cet esprit à la fois simple et torturé. Devenu pasteur, il est nommé dans sa première paroisse : un village de montagne, des paysans avec leurs petits travers, des bourgeois honteusement enrichis, au-dessus des lois et de la morale, avec leurs petites combines, leurs petites mesquineries...

Le voilà investi d'une mission divine, il se prend pour le bras armé du Seigneur. Il fustige la cupidité, l'avarice, le luxe, jusqu'à se mettre tout le monde à dos, y compris sa hiérar-



Jacques Chessex

chie qui intervient. Il cherche alors une vengeance pour mener son plan de redressement moral, fondé sur une foi aveugle. Ce plan le mènera à découvrir l'amour... jusqu'au drame.

Premier étranger et premier Suisse à obtenir le Goncourt (*L'Ogre*, 1973), Jacques Chessex (1934-2006) fut initié à la littérature par un père professeur que la calomnie conduisit au suicide. Introduit à la NRF par Paulhan «qui exerça sur lui une fascination castratrice», il a écrit à l'ombre du

père déchu et sous l'égide du censeur exigeant. Ses thèmes illustrent le «très long drame du père et du fils».

La jouissance sensuelle de l'écriture l'incitera à dépasser toute censure littéraire avec le sérieux, le sens de la rigueur et de l'austérité. L'auteur a été marqué tôt dans sa vie et dans son cœur par des événements dramatiques.

Il soutint Roman Polanski lorsqu'il se réfugia en Suisse pour être à l'abri de la justice américaine.

Lors d'une conférence de presse à Lausanne en 2006, pour la présentation de la première mise en scène de ce texte, un intervenant l'apostropha, désapprouvant ce soutien jusqu'à jeter l'opprobre sur cet homme courageux et libre, puis sortit sans lui laisser le temps de répondre. Chessex commença alors à s'expliquer devant l'assistance : «Il y a les faits et l'affaire...» Mais un arrêt cardiaque ne lui laissa pas finir son propos. Emporté par la violence des sentiments.

Robert Sebbag



Photo LDOF

Au Ciné 13-Théâtre

La femme qui frappe
de Victor Haïm.

Jusqu'au 15 octobre.

La femme qui frappe, c'est Marianne Soumoy. Elle en met un grand coup.

Attention, il ne s'agit pas d'un combat de boxe. Elle dactylographie des textes, à son domicile, pour des auteurs. Actuellement, c'est un volumineux manuscrit de 7 500 pages !

À une virgule près, le sens peut changer, celui d'un récit, celui de sa vie... Prise de doute sur la place d'une virgule, elle s'interrompt et téléphone à l'auteur, qui campe sur son orgueil de créateur et de donneur d'ordre, de patron.

Le doute persiste, la taraude, elle rappelle pour obtenir un peu de sa paie. Rien ne bouge encore, si ce ne sont quelques suggestions et propositions salaces. En dépassant sa soumission, sa précarité, elle remettra en question non seulement le texte, mais bien sa condition... La goutte d'eau a mis le feu aux poudres.

Vêtue à la décrochez-moi-ça, harassée de fatigue, peu de temps pour elle, et ces feuillets étouffants qui tapissent la chambre, qu'il faut saisir et ne pas s'aventurer à comprendre, qui arrivent par postier métronome alors qu'elle est déjà débordée. Elle y va de la voix pour s'encourager, oser téléphoner, suggérer, voix de l'employée soumise mais réclamant sa paie, voix des faubourgs avec un brin de dérision, voix de l'intimité parlant avec l'absent à enter- rer, et même la voix de l'auteur pervers dont ses silences disent les outrances.

Alors elle bouge (bien) : d'abord les doigts saisis de crampes, puis les endosses qui ont trop porté, puis tout le corps jusqu'à une danse insouciant qui la rappelle à elle-même. Elle se change, se fait jolie, libre, ridiculise le texte qui l'enchaînait, envoie tout valdinguer.

Soumission, dérision et enfin révolte. La comédienne émeut, amuse, remue en empoignant le texte avec une belle vivacité. R. S.

□ 1 avenue Junot. 01 42 54 15 12.

Au Théâtre des Abbesses

Marina Tsvetaieva, Vivre dans le feu

● Du 5 au 15 octobre, à 20 h 30. Dimanche 9 octobre à 15 h. 31 rue des Abbesses. Loc. 01 42 74 22 77.

Bérangère Jannelle, qui a conçu ce spectacle, en a puisé l'idée dans *Vivre dans le feu* (éditions Robert Laffont), une sorte de biographie de Marina Tsvetaieva, à partir d'extraits de ses carnets de souvenirs et de son abondante correspondance. La femme qui s'y dévoile a été toute sa vie brûlée par la passion.

Elle a aimé d'amour beaucoup d'hommes et quelques femmes, sans s'économiser, sans rien garder pour elle, avec une sincérité absolue et une grande lucidité.

Tsvetaieva (on écrit aussi en français Tsvetaeva) fait partie de la génération de grands poètes russes nés à la fin du XIXe siècle : Alexandre Blok (qu'elle admirait et à qui elle a dédié un de ses premiers recueils), Mandelstam (le plus proche d'elle par sa conception de la poésie, et avec qui elle eut une brûlante relation amoureuse), Maïakovski (qui considérait avec un peu d'ironie son exaltation), Pasternak (avec qui elle correspondit toute sa vie), et Anna Akhmatova qui fut son amie...

Tous ont accueilli avec enthousiasme la révolution des soviets en 1917, tous ont été ensuite dramatiquement déçus. Blok se laisse mourir dans le désespoir en 1921,



Marina Tsvetaieva en 1935 à Paris.

Maïakovski se suicide en 1930. Mandelstam, arrêté par la police de Staline en 1937, meurt dans un camp, Akhmatova passe une grande partie de sa vie en exil, Pasternak reste en Russie, mais en butte à la censure et à une surveillance policière constante. Tsvetaieva, elle, a choisi l'exil.

Sa poésie est difficile à traduire : le rythme, les consonances, la musique en somme, y jouent un rôle déterminant. Mais cela lui vient spontanément, elle refuse de donner la priorité à la forme. À un de ses éditeurs, elle écrit en 1923 :

«L'esthétisme, c'est l'insensibilité... L'esthétisme, c'est un calcul : prendre tout sans souffrance, ou transformer la souffrance en délice !... Ne soyez pas esthète ! N'aimez pas les

couleurs avec vos yeux, les sons avec vos oreilles, les lèvres avec vos lèvres, aimez toute chose avec l'âme !»

Serge Efron, son mari, était membre en 1917 du parti socialiste-révolutionnaire, que Lénine mit hors la loi. Durant les terribles années de guerre civile, il combattit dans l'armée blanche contre les bolcheviks, puis se réfugia en Tchécoslovaquie. Marina l'y rejoignit. Elle vécut ensuite en France à partir de 1926.

Au début des années 30, Serge Efron se réconcilie avec l'URSS stalinienne, qu'il sert durant quelques années comme espion. En 1937 il regagne la Russie. Il insiste pour que Marina le rejoigne, ce qu'elle fait en juin 1939. Mais dès août Serge Efron est arrêté par la police de Staline, il sera tué. Marina, privée presque complètement de travail, survit tant bien que mal, erre de domicile en domicile. En 1941 elle se suicide.

Pour dire ces textes, Bérangère Jannelle a fait appel à Natacha Régnier, qu'on a vue au cinéma, notamment dans *La vie rêvée des anges* d'Éric Zonca, rôle pour lequel elle reçut le prix d'interprétation au festival de Cannes. A. C.

MUSIQUE

■ *À l'église St-Pierre-de-Montmartre*, dimanche 16 octobre (16 h), le *Chœur de l'Abbaye de Montmartre* chantera des oratorios sur le thème du voyage : Bach, Mozart, Pergolesi, Vivaldi, et Juan Biava. Entrée libre.

■ *La Chorale des Abbesses* donnera deux concerts, les 21 et 22 octobre, à 20 h 30, au temple Pentemont, 106 rue de Grenelle. Elle y chantera l'opéra de Purcell *Didon et Énée* avec la participation des musiciens professionnels.

Les artistes de toute une année à la galerie W

La galerie W a présenté ce mois-ci les artistes qui figureront sur ses murs jusqu'à l'été prochain. On retrouve les habitués, Dallanegra (expo en novembre), Troy (qu'on est heureux de voir peindre à la façon de Troy, au lieu de chercher à

parodier les peintres du passé), Charlélie Couture, Denis Robert, Winnie Denker la photographe des gratte-ciel, etc.

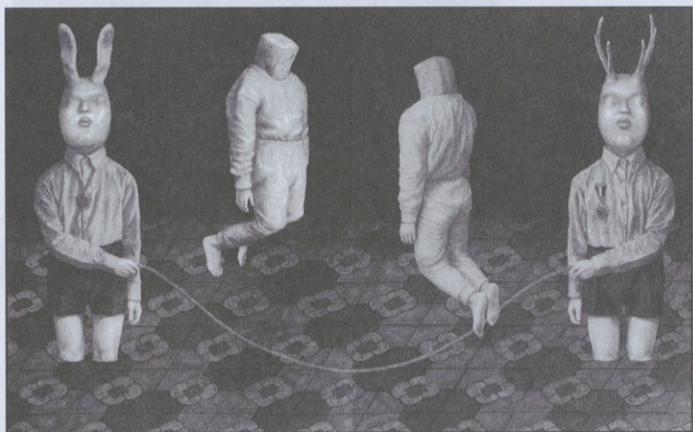
Et puis des nouveaux venus, heureuses surprises : Samuel Benchetrit, qu'on connaissait comme cinéaste (*J'ai toujours*

rêvé d'être un gangster), et Éliselotte, qui présente des mini-scènes de théâtre avec des mini-personnages sculptés, se moquant gentiment des Sommets de l'Histoire de l'Art.

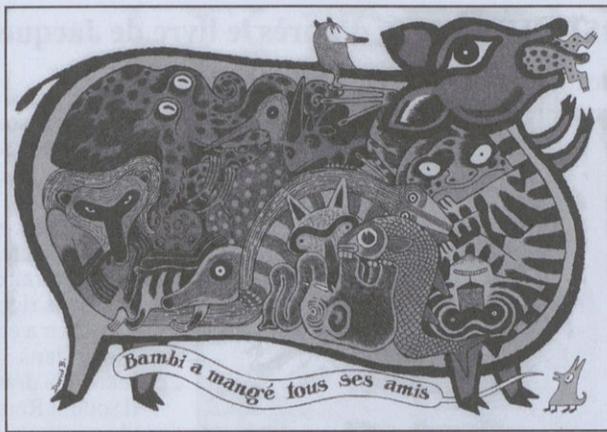
44 rue Lepic.
www.galeriew.com



Le clin d'œil de la *Joconde* d'Éliselotte.



Lin Shih Young : *Cérémonie pour devenir un adulte-corde*.



David B : *Bambi a mangé tous ses amis*.



Erro : *La garde impériale*.

À la Halle Saint-Pierre Hey ! Modern art et Pop culture

• 2 rue Ronsard. 01 42 58 72 59. Jusqu'au 4 mars 2012. Tous les jours de 10 h à 18 h.

« Les marges sont des zones bouillonnantes, où tout se fait, tout se rêve... Il nous est toujours paru évident que la vie est plus intéressante dans ces recoins-là, les rencontres plus décoiffantes, les tabous plus facilement détournés, voire renversés. »

C'est ainsi qu'Anne & Julien, créateurs de la revue *Hey !* et commissaires de cette exposition, définissent le domaine où ils interviennent. Depuis le début des années 1990, ils ont été artistes de spectacles de rue, créateurs d'une galerie d'art où se côtoyaient la bande dessinée, les graffiti, l'art brut, et puis journalistes, écrivains, musiciens (la troupe musicale *78 RPM Selector*, «un mix sur trois gramophones avec beat-box et performer»)...

Métamorphoses

L'exposition est d'une grande diversité : outre des échantillons de trois collections privées, la *Pop Galerie*, le *Musée des Arts Forains*, et le *cabinet de curiosités* de Pierre Bazalque (qui retrouve ainsi une tradition vieille de cinq siècles), on y trouve des œuvres de pas moins de soixante-trois artistes, célèbres ou peu connus. Nous n'en citerons que quelques-uns.

Ainsi les très grandes peintures de Lin Shih-Yung où, dans des tonalités éteintes, gris, bruns, ocre-vert, des enfants sont en proie à des métamorphoses, leurs têtes se

couvrent de ramures de cerfs, se figent en bûches de bois...

On remarque les toiles d'Erro qui, fidèle à lui-même, met en scène, dans des méli-mélo mouvementés et hauts en couleurs, les mythologies du monde moderne : ici, les super-héros des États-Unis triomphants.

Et aussi quatre toiles, scènes érotiques, du fameux Clovis Trouille (1889-1975) qui a su pousser les limites du mauvais goût franchouillard et de l'imagination dévoyée jusqu'à en faire une forme d'art.

Labyrinthe

On remarquera aussi les monstres de Scott Hove, hérissés de dents et de piquants, mais dans des couleurs qui les font ressembler à des pièces montées de pâtisserie. Ou encore les scènes de sorcellerie peintes par Anne Van Der Linden, les auto-portraits fétichistes et androgynes du photographe Pierre Molinier (suicidé en 1973 et qu'André Breton fit connaître), l'église-char d'assaut de Kris Kuksi, les tasses ornées de scènes de combats que l'ancien Marine américain Ehren Tool envoyait aux hommes politiques pour dénoncer la guerre...

Ou bien le labyrinthe de Horst Haack, où l'on s'enfoncé, fait de parois sur lesquelles, du haut en bas, des figures grotesques s'agitent et se tordent sur un fond d'écritures manuscrites.

Sont là deux des artistes

qui, dans les années 1980, formèrent le groupe de la "Figuration libre" révélé au public par une exposition au Musée d'art moderne de la Ville de Paris : Hervé Di Rosa (1), avec trois grandes sculptures, bois et clous, fortement inspirées de l'art africain, et Robert Combas dont on peut voir une très grande toile, représentative de sa vision caricaturale du monde et de son talent de coloriste.

Combas a été influencé, d'évidence, par la bande dessinée underground américaine, dont un représentant émérite, Crumb (qui vit maintenant en France et a obtenu le grand prix du Festival d'Angoulême), est ici présent. Il y a d'autres auteurs de BD, du Canadien Dave Cooper aux Français David B et Ludovic Debeurme (1), également guitariste de jazz manouche, ou à Ruppert et Mulot qui présentent leurs anamorphoses.

Icônes

Titine K-Leu, née en 1968, a grandi entre des parents qui avaient pour amis les dessinateurs Topor, Hugo Pratt (celui des BD de *Corto Maltese*), Jean-Claude Forest (également auteur de BD). Elle a épousé Filip Leu, membre d'une tribu de tatoueurs mondialement célèbres, et elle a appris elle-même l'art du tatouage. Tout un espace lui est consacré, une suite de tableaux intitulée "Hommage aux icônes du tatouage".

On finira sur Pierre Bettencourt (1917-2006). Il appartient à la riche famille de l'Oréal dont on parle beaucoup dans les journaux actuellement. Il était le frère d'André Bettencourt, qui fut un protecteur de l'extrême-droite comploteuse avant de devenir ministre de De Gaulle, et il est donc le beau-frère de Liliane Bettencourt. Mais Pierre était le mouton noir de la famille.

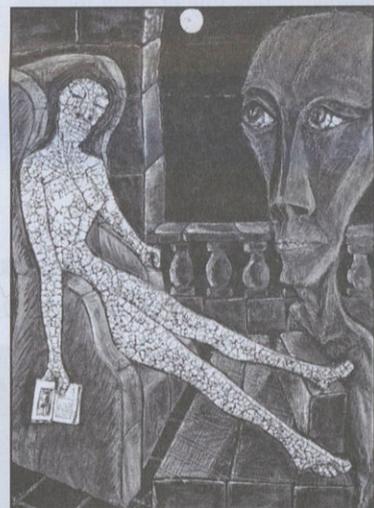
Ayant appris le métier de typographe, il s'est fait l'éditeur d'ouvrages très soignés à petits tirages d'Antonin Artaud, Francis Ponge, Henri Michaux, Dubuffet... Il est lui-même l'auteur de livres brefs et savoureux qui mériteraient d'être davantage connus (tels le *Séjour chez les Cortinaires*, voyage dans un pays imaginaire, ou les *Fables fraîches pour lire à jeun*).

En 1953, il a commencé à confectionner ses bas-reliefs faits de tessons de céramiques, cailloux, morceaux de tuiles..., fortement colorés, souvent à charge érotique, avec des figures hiératiques évoquant de loin les cultures pré-columbiennes d'Amérique du Sud.

André Constant

1. Hervé Di Rosa habite dans le 18e, à la frontière entre Montmartre et la Goutte d'Or. Combas a longtemps vécu rue Doudeauville.

Et Ludovic Debeurme est le fils de Florence Debeurme, l'animatrice de l'association Atel'Art dans le 18e.



Peinture de Pierre Bettencourt



Titine K-Leu : *Mr Geo Smith*, un des tableaux de la série *Hommage aux icônes du tatouage*.

Galerie Amtarès Pernelle Duvillet, "Bistrots"

• Jusqu'au 12 novembre. 29 rue Lamarck. 01 44 92 47 07.
Du mardi au samedi de 15 h à 19 h.

Pernelle Duvillet, bien qu'elle ait vécu quelque temps à New York, est foncièrement une Parisienne. De Paris, elle aime les rues, les places... et les bistrots, thème de l'exposition à la galerie Amtarès. Elle est installée dans le quartier des Abbesses. En 2008 elle y a même ouvert une galerie, la *Galerie 1911*, rue Durantin.

«Ayant eu recours à de nombreux boulots d'appoint, j'y ai perdu beaucoup de temps, mais gagné une expérience qui m'a formée», confie-t-elle. Elle a participé au collectif *Des*



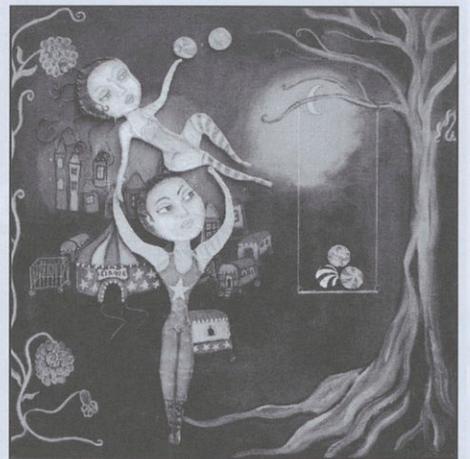
Pernelle Duvillet : *Café Nadir*.

Territoires, qui réunissait intellectuels, et elle a publié dans la revue de ce

groupe des photos et des textes. Elle s'est intéressée aux graffitis. À 34 ans, elle est maintenant en pleine possession de ses moyens.

«Je ne peins pas avec des idées», dit-elle. Elle observe la vie des gens, de la ville, cette vie chaleureuse, grouillante. Puis, devant le tableau à faire, la forme se dégage à partir des contraintes matérielles, du travail de la matière.

Elle n'aime pas peindre sur des toiles tout apprêtées ; elle achète, tend et prépare la toile elle-même, une toile de lin épaisse, un peu rousse. Le travail de peintre est un peu, pour elle, travail d'artisan. ■



Barbara d'Antuono : *Trapéziste*.

Au Centre Barbara-Fleury-Goutte d'Or Barbara d'Antuono

Du 4 octobre au 6 novembre

Barbara expose chez Barbara. Barbara d'Antuono, peintre, expose au centre musical Barbara du 4 octobre au 6 novembre, dans le hall d'accueil. Les peintures de cette artiste qui vit à la Goutte d'Or (et dont nous avons déjà eu souvent l'occasion de parler dans *Le 18e du mois*) s'intitulent *La dualité du monde*. On y retrouve sa facture habituelle, joyeuse, où dansent des petits personnages, où tous les éléments sont à double face, à double sens, avec les influences mêlées de l'Afrique et de l'Occident.

□ 1 rue Fleury. 01 53 09 30 70. Mardi à samedi de 11 h à 20 h, dimanche de 14 h à 19 h.

Galerie L'Art de rien Faites vos jeux

• Du 6 octobre au 27 novembre. 48 rue d'Orsel. 01 42 52 75 84.
Du mardi au vendredi de 13 h 30 à 19 h 30, samedi de 11 h 30 à 19 h 30, dimanche de 13 h 30 à 19 h 30.

Comme c'est le cas le plus souvent dans cette galerie, l'exposition proposée ce mois-ci par *L'Art de rien* est une collective, réunissant 58 dessinateurs (tel Thierry Guitard), peintres, digigraphes, sculpteurs de petits objets, etc., qui tous ont fait travailler leur imagination sur un thème commun, les jeux.

Plusieurs événements rythmeront la durée de l'expo :

• **Le 6 octobre**, vernissage en soirée. À cette occasion sera lancée une tom-

bola (prix du billet 5 €) permettant de gagner une œuvre de l'exposition.

• **Le 14** à partir de 19 h, «venez jouer au Jeu des amis de l'Art de rien (édité par Warum). *Ce jeu vous met dans la peau d'un dragueur de soirée, d'un Don Juan des dance floors. Mais attention, vos adversaires vous guettent...*»

• **Le 19**, soirée loto à partir de 20 h 30.

• **Le 26**, tournoi d'échecs à partir de 20 h 30.

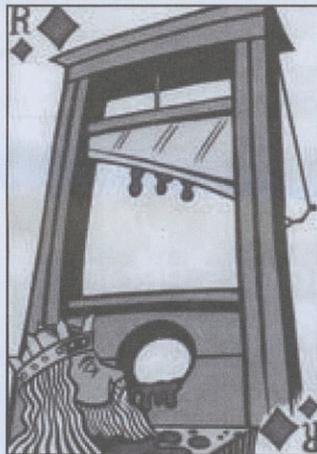
(Inscription préalable nécessaire, le nombre de

joueurs étant limité).

• **Le 28 octobre** au soir, Halloween Party, on vient déguisé. À boire, de la «soupe d'yeux et autres potions horribles» (participation 5 €).

• **Le 9 novembre** à partir de 20 h 30, le poker de l'Art de rien. (Là aussi, s'inscrire à l'avance.)

□ Ci-contre à droite : Ce roi de carreau passé à la guillotine a été imaginé par Thierry Guitard. La reine et le valet l'accompagnent à l'échafaud.

**Galerie AVM Querjak, peintures récentes**

• Jusqu'au 16 octobre. 42 rue Caulaincourt. 01 42 54 09 09. Du mercredi au dimanche de 14 h 30 à 19 h 30.



Querjak est breton, né à Douarenez il y a 54 ans. Sa peinture reflète la Bretagne où il vit, marquée par le vent, la lande, les rochers, la brume alternant avec le soleil. Ses toiles sont d'une matière grenue, avec des couleurs où le gris ruisselle entre des ocres, des jaunes, des violets, des rouges. Il aime les formes circulaires.

Les peintures récentes qu'il montre chez AVM (*Art Vocation Mobile*) marquent une évolution, vers l'abstrait, bien qu'on y retrouve parfois la forme d'une feuille, d'un arbre, d'un bloc de pierres, d'un bouclier...



■ **Little Big Galerie :** Lê Kieu My, *Les ombres du Gange*, jusqu'au 9 octobre.

Les rives du fleuve Gange, les escaliers géants que femmes et hommes descendent pour se plonger dans les eaux sacrées : un lieu souvent photographié. Lê Kieu My en donne une



vision nouvelle, silhouettes aux premières heures du jour, jeux du clair-obscur, du contre-jour, et une attention particulière aux femmes.

• Du 12 octobre au 12 novembre, FKDL, artiste de *street art*. (45 rue Lepic. 01 42 52 81 25. Mardi à dim., 14 h 30- 19 h 30. Sam. 11 h 19 h 30.)

Galerie La Rotonde

Patrice Huguier

Du 1er au 29 octobre

Des silhouettes légères, presque immatérielles, dans des architectures dont les dimensions les dépassent, mais évanescentes comme elles. Souvenirs d'un dix-huitième siècle rêvé, d'un Japon d'un autre temps... Des tonalités grises, un peu de jaune, d'ocre ou de mauve... Le monde bien particulier de Patrice Huguier revient sur les murs de la Rotonde.

Vernissage le 1er octobre de 17 h 30 à 20 h 30.

□ 28 rue Eugène-Carrière. 01 42 23 83 10. Du lundi au samedi de 15 h à 19 h 30.

■ **Galerie La Hune-Brenner** (3 rue Ravignan, 01 43 25 54 06) : Yvonne Sassinot de Nesles, *Ombres de pierre*, dessins. Yvonne Sassinot a été longtemps costumière pour le cinéma, et des plus brillantes : elle fut la première femme à recevoir un César pour cette activité en 1984 (pour *Un amour de Swann*, de Volker Schlöndorff).

■ **Bibliothèque anarchiste La Rue : Une étincelle artisanale.** Peintures de Frédéric Dewaleyne, Régis Boitier, Corinne Herment, soutenus par le collectif Artway. Vernissage le 1er octobre à 15 h 30. (10 rue Robert-Planquette. 01 42 23 32 18.)



Frédéric Dewaleyne : *Portrait cadenas*.

■ **Galerie Béatrice Bellat : Paris sur murs**, jusqu'au 31 octobre. Exposition célébrant le charme de Paris, d'une grande diversité : peintures, dessins, collages, techniques numériques... (103 rue Lamarck. 01 42 58 37 34. www.galeriegb.com) ■

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

REPROGRAPHIE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr



TOUJOURS PROCHE DE VOS ENVIES.

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ
D'UN SERVICE SUR-MESURE.

Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

COMPTOIR JOFFRIN ■ ■ ■

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr

COURRIER COURRIER COURRIER

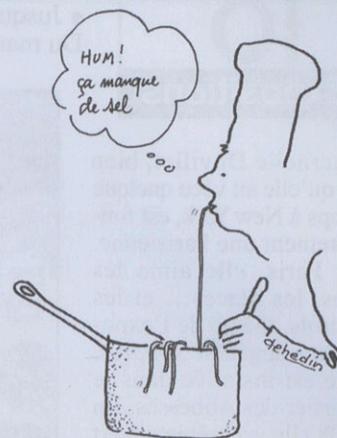
Cantines : pour plus de repas végétariens

«Votre intéressant dossier sur les cantines scolaires omet toutefois de mentionner que, à notre demande, un repas végétarien a été introduit dans les menus. L'élevage (même bio !) est coûteux car excessivement gourmand en surface utilisée, en eau et en énergie. Un chiffre tiré du rapport 2006 de la FAO (organisation de l'ONU pour l'agriculture) : il faut 10 kg de protéines végétales pour produire 1 kg de protéines bovines. Mettre fin à la surconsommation de viande relève de l'urgence environnementale et sanitaire. Un repas végétarien sur quatre, comme cela se fait dans le 2^e arrondissement, nous semblait un objectif raisonnable mais nos partenaires n'en ont accordé que un sur... trente-deux ! Que personne au cours de votre enquête n'ait mentionné ce repas démontre qu'il procure autant de plaisir que les autres : on devrait donc en augmenter aujourd'hui la fréquence...»

Pascal Julien et Sandrine Mées, adjoints au maire (Europe Ecologie-Les Verts), membres la caisse des écoles.

Et à quelques stations de métro de là...

«C'est une tout autre politique qui nourrit les élèves dans une école du 10^e arrondissement. Les fruits et les légumes, frais ou surgelés, arrivent deux, voire trois fois par semaine, comme les laitages, viandes et poissons. Le pain est livré tous les matins. L'organisation s'efforce de mêler équilibre alimentaire et plaisirs du palais pour le plus grand bien des 260 enfants attablés quotidiennement. Dès huit heures, le personnel est à pied d'œuvre. À partir de menus élaborés par des nutritionnistes, les cuisinières préparent le repas. Elles



n'ont pas la liberté de choisir les menus mais ont tout loisir d'assaisonner et d'agrémenter les plats à leur guise, ou encore de choisir les modes de cuisson. Sur 50 élèves interrogés, 80% estiment que la cantine de l'école est bonne. Pourquoi alors ne pas généraliser ce mode de restauration ? D'aucuns diraient que cela est bien plus onéreux que les chaînes froides.

À l'heure des discours récurrents sur les nécessités de réduire les dépenses publiques, l'argument peut être recevable. Mais l'éducation au goût et la préservation de la santé des jeunes consommateurs doivent-elles être sacrifiées par la compression budgétaire ?

Le gouvernement n'en finit plus de défendre les modes alimentaires sains et équilibrés, comme en témoigne l'opération de communication manger-bouger.fr. Il cherche également à mieux promouvoir le bon goût français et l'éducation à la gastronomie ; à l'image de la campagne mondiale "So french, so good", soutenue par le secrétaire d'État chargé du Commerce extérieur Pierre Lellouche. Des actions incohérentes avec une généralisation des chaînes froides.»

Tessa Chéry

PETITES ANNONCES

■ La Gymnastique volontaire vous attend 6 rue Esclangon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées conviviales. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél. 01 46 27 58 34.

■ Professeur de musique, certifiée de la méthode Willems, donne cours particuliers de chant et de piano pour débutants et de solfège à un public de 7 à 77 ans et plus. Cours à mon domicile (j'habite derrière la mairie du 18^e). Tarif : 32 € de l'heure. Je souhaite être payée en chèque-emploi-service. Contact : Marie Barbey, 01 42 55 12 75 (boîte vocale)

■ Tango argentin : cours mardi et mercredi au théâtre de la Reine blanche, 2 bis passage Ruelle. Contact : abdelhak.tango@yahoo.fr ou 06 17 42 90 11. Le 18^e du mois sous le bras, premier cours gratuit.

■ Cours de taï chi chuan, gymnastique du corps et de l'esprit. Professeure diplômée. Rue Championnet. Mardis de 12 h 15 à 13 h 20 et de 18 h 30 à 19 h 30, jeudis de 8 h 30 à 9 h 45. Possibilité de cours

particuliers. Tél. 01 42 51 75 59.

■ L'association *Le Jardin des grenades* propose cours pour adultes : yoga mardi (19 h 45 à 21 h), 6 bis rue de Clignancourt, et jeudi (18 h à 19 h) cité Traëger, 19 rue Boinod ; gi gong jeudi (17 h à 18 h), cité Traëger. Vous pouvez suivre à votre rythme, commencer à n'importe quel moment de l'année, premier cours gratuit. 01 42 64 99 29.

■ Journaliste vend peintures sur soie signées, encadrées «jonques dans la baie de Ha Long». Formats 44 x 59 cm et 43 x 57 cm. S'adresser par mail au journal qui transmettra.

■ L'association "Vivre à Bretonneau" cherche des bénévoles pour intervenir auprès des personnes âgées et les faire participer aux animations ainsi qu'aux divers ateliers. 23 rue Joseph-de-Maistre. 01 46 06 48 30.

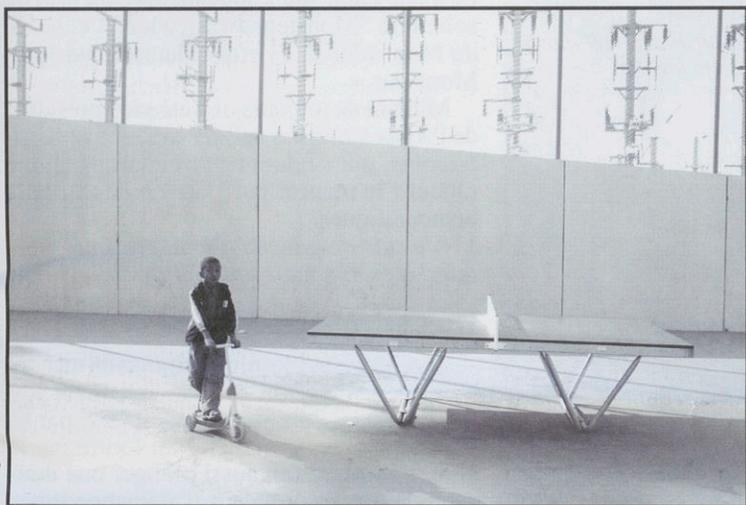
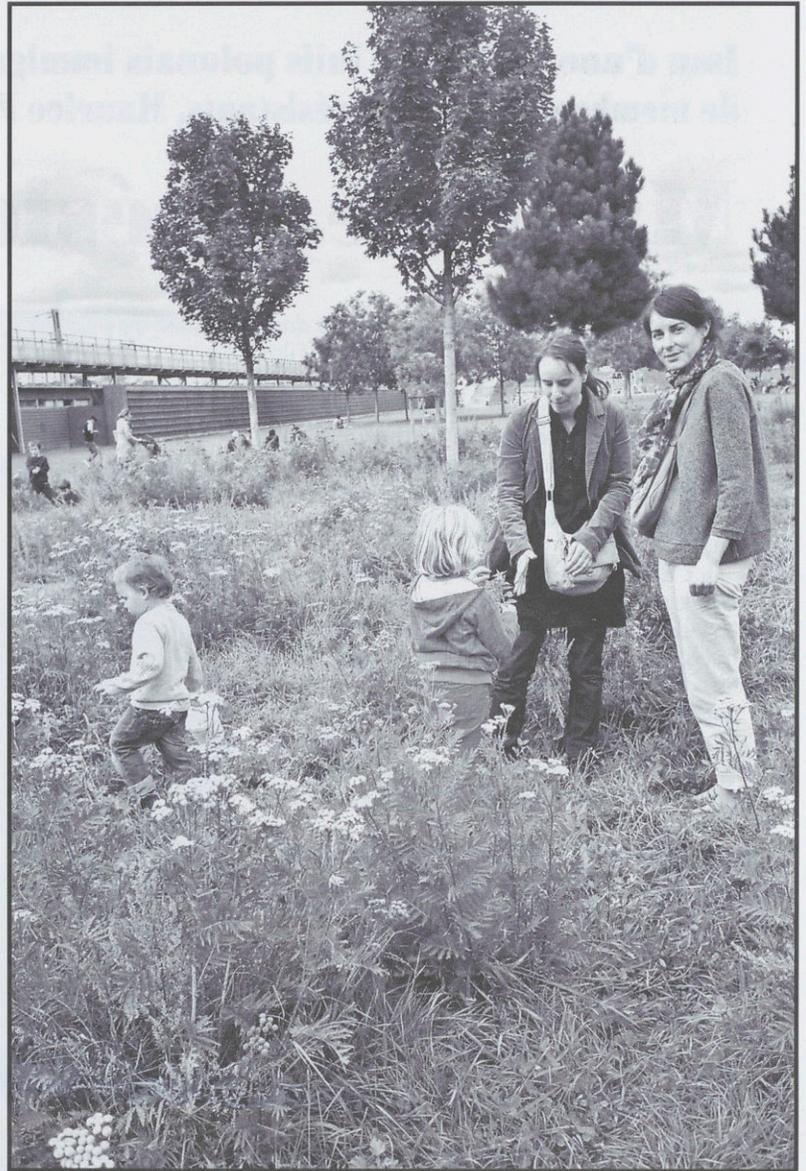
TARIF DES PETITES ANNONCES :

● **Gratuit pour les associations** jusqu'à un maximum de 240 signes. **Pour les autres**, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes.

18e Lieux Les jardins d'Éole

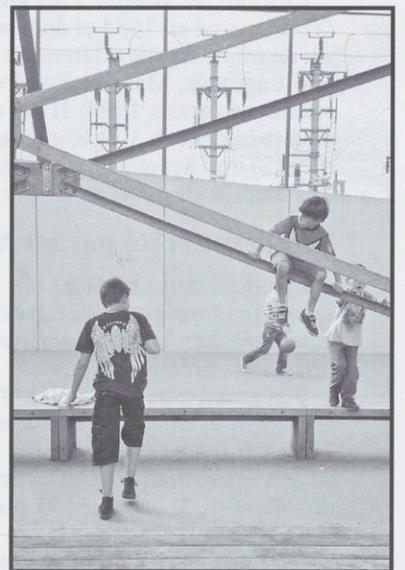
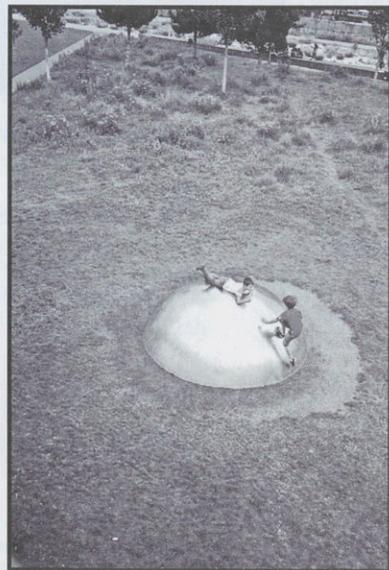
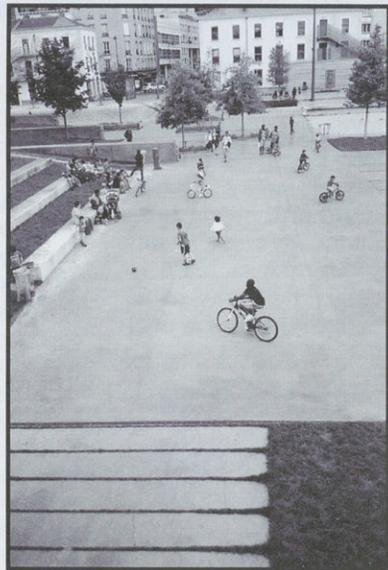
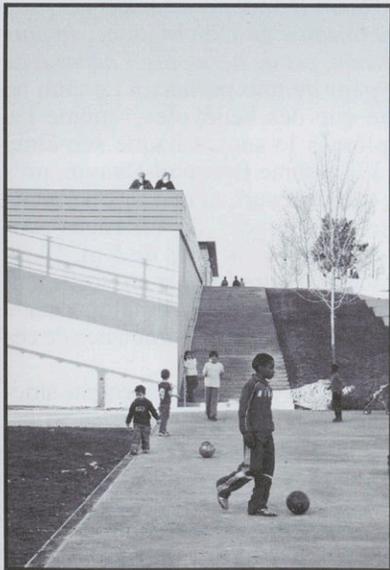


Début des travaux dans la Cour du Maroc : c'était encore un terrain vague, qui allait fleurir et devenir Jardins d'Éole.



Vélos, ping-pong, patinettes, équilibrisme, jeux de balle, batifolages dans la prairie... Quatre hectares pour s'ébattre en plein vent d'Éole.

Reportage photo : Florence Delahaye



Inventaire : 4,2 hectares, 243 arbres et 604 arbustes, 256 bambous, 1 527 graminées, 4 017 plantes tapissantes, 1 071 plantes aquatiques... et une prairie, un canal, une esplanade, une aire à pique-nique, des jeux d'enfants, un terrain de jeux de balle. Cela forme les Jardins d'Éole, vaste parc bordé par les voies ferrées, les rues Riquet, du Département et d'Aubervilliers.

Conçu par l'architecte-paysagiste Michel Corajoud, il a ouvert le 12 mai 2007 après plus de deux ans de tra-

vaux et... des années de lutte. À l'origine, il y avait la Cour du Maroc, espace de manutention, puis espace vide appartenant à la SNCF et que bordaient des entrepôts de la société Tafanel (transport de boissons arrivées par train et repartant par camions). Dès le milieu des années 1880, Daniel Vaillant, qui n'était pas encore maire du 18e, proposait d'y installer un jardin. Ce fut lui qui inventa le nom "Jardins d'Éole" en référence avec la ligne Éole (RER-E). Il était soutenu par les riverains réunis en association baptisée d'ailleurs *Jardins d'Éo-*

le. Quand Delanoë devint maire de Paris en 2001, il adopta le projet.

Mais la SNCF renâclait à céder le terrain et Tafanel voulait étendre ses entrepôts. On songea même (peu de temps) à établir là un centre de tri de déchets. Enfin, en avril 2004, accord fut conclu et la Ville achetait le terrain. Le jardin pouvait enfin exister.

Quatre ans après son ouverture, les arbres ont poussé et le jardin, immédiatement investi par les rive-

rains, est beau. On s'y promène, on y joue. On y organise des manifestations (concerts d'été, salon du livre de jeunesse...)

Plus régulièrement, un samedi par mois, on y organise sur l'esplanade un "troc livres" et un "troc vert" (échanges de graines). Cela se fait à l'initiative de l'association toujours vivante des *Jardins d'Éole*, en collaboration avec la régie de quartier et l'association *Trèfle d'Éole* qui gère les 400 m² de jardins partagés installés dès l'ouverture du parc.

18e Les gens

Issu d'une famille de juifs polonais immigrés entre les deux guerres dans le 18e, dont beaucoup de membres furent des résistants, Maurice Pytkiewicz est le président du club de plongée Léo Mare.

Maurice, président des plongeurs

Noël Monier

Il raconte qu'il est «*tombé tout gamin dans la plongée sous-marine*», en voyant le film *Le monde du silence*, du commandant Cousteau, un film qui, de 1955 jusqu'aux années 1960, connut un extraordinaire succès populaire. Ce fut pour Maurice Pytkiewicz la naissance d'une passion. Cela se passait au Marcadet-Palace, 110 rue Marcadet. Il avait 10 ans.

«*J'ai harcelé mes parents pour qu'ils m'inscrivent dans un club de plongée*», raconte-t-il. À 14 ans, en septembre 1964, avec quelques copains, il a participé à la création de son premier club. Ils ont trouvé un instructeur ayant les compétences requises. Toutefois ils n'avaient pas le droit de plonger en mer, il fallait pour cela être majeur. Ses premières plongées en mer datent de l'été 1968, en Italie du Sud.

C'était juste après les événements de mai-juin 68, que Maurice avait suivis avec passion, car il était d'une famille communiste profondément engagée.

En 1968, Maurice fait partie d'un club de plongée qui a son matériel et s'entraîne à Suresnes, et qui est affilié à la fédération Léo-Lagrange⁽¹⁾, une des grandes fédérations de culture populaire en France. En 1970, les quelques Parisiens qui en sont membres se rapatrient sur la capitale et créent le *Club du Masque*, dont le logo représente un masque de plongée.

Ce *Club du Masque* est l'ancêtre du club *Léo Mare*, né en 1984 et dont le nom, par un jeu de mots, faisait référence à la fédération Léo-Lagrange. Maurice Pytkiewicz en est le président depuis 1994. Il est également le vice-président de l'*Office du mouvement sportif* (IOMS) du 18e, et à ce titre il joue un rôle important dans la vie sportive de l'arrondissement.

Son père arrêté par les Allemands

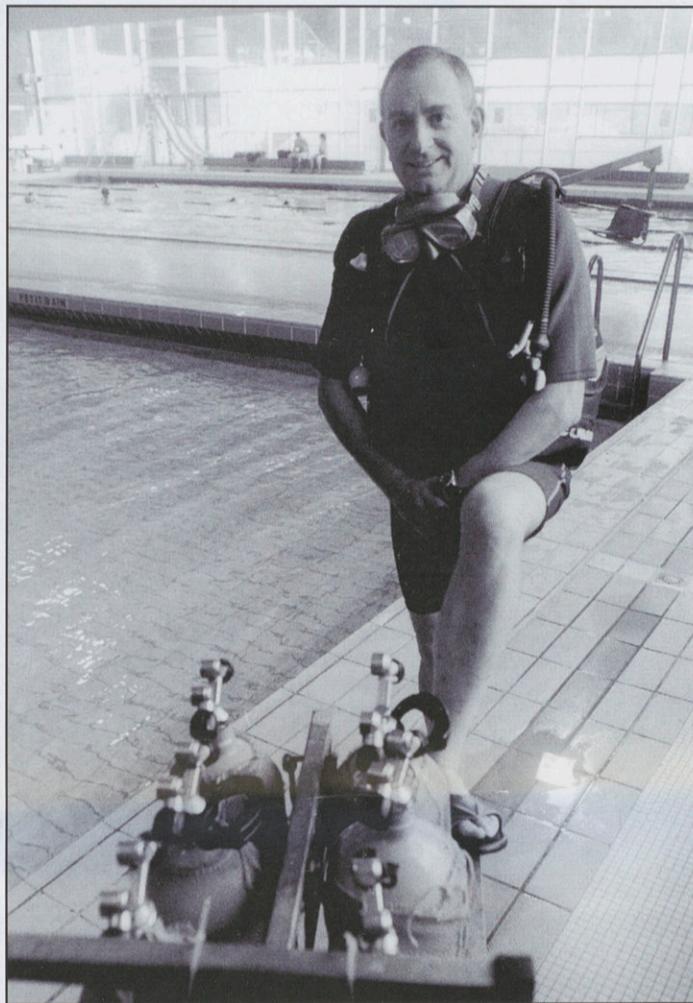
Maurice est un enfant du 18e. Il y est né en 1951, «*neuf ans jour pour jour après l'arrestation de mon père par les Allemands pour son action de résistant*», précise-t-il.

Son grand-père paternel, juif polonais, avait fui la Pologne et émigré en France au début des années 1930, car il était recherché par la police en raison de son opposition au gouvernement autocratique de Pilsudski. Il habitait 103 rue de Clignancourt. Il a eu six enfants.

Les deux aînés, Rosine et Bernard, se sont engagés dès 1936 dans les Jeunesses communistes. En 1939, le Parti communiste étant mis hors-la-loi, ils militèrent dans la clandestinité puis, tout naturellement, ils entrèrent dans la Résistance contre l'occupation allemande.

Arrêtés le 9 mai 1942, ils furent emmenés et emprisonnés en Allemagne. D'une certaine façon, ce fut pour eux une chance, car, malgré les conditions très dures de leur séjour en prison, ils étaient encore vivants à la fin de la guerre. Bernard allait être le père de notre Maurice.

Malheureusement le grand-père de Maurice, sa grand-mère et leur fillette la plus jeune, n'eurent pas cette chance. Arrêtés, eux, comme juifs, dans la rafle du Vél' d'Hiv' le 9 juillet 1942, ils furent



déportés en camp de concentration et y moururent. Un autre garçon de la famille, Louis, qui avait 14 ans lors de la rafle, fut un des très rares à s'évader du Vélodrome d'Hiver où des milliers de Juifs avaient été entassés. Durant les trois années suivantes, sa vie fut entièrement consacrée à la Résistance. En 1944, à 17 ans, il fut le plus jeune des *Compagnons de la Libération*, sous son nom

Une passion née en voyant à 10 ans un film au Marcadet-Palace...

de la clandestinité, Louis Picot.

Louis Picot, l'oncle de Maurice, allait devenir le président de l'Union des anciens combattants de la Résistance dans le 18e. Il est mort en 2004 (voir sa biographie dans *Le 18e du mois*, novembre 2004).

Lieutenant-colonel

L'autre grand-père, du côté maternel, immigré polonais lui aussi, s'était engagé dans la Légion étrangère en 1939 pour combattre avec son pays d'accueil. Fait prisonnier en 1940, évadé, il vécut en France sous de faux papiers. La mère de Maurice et un de ses oncles maternels ont eux aussi participé à la Résistance.

«*Tout jeune, confie-t-il, j'entendais dire : un citoyen doit être capable de prendre les armes pour*

résister à l'oppression.» Alors, quand il a eu l'âge du service militaire, Maurice a fait l'école d'officiers. Sous-lieutenant à la fin de son service, travaillant ensuite dans le civil dans une entreprise de transports, il a régulièrement effectué des «*périodes*» d'officier de réserve. Il a effectué à ce titre diverses missions. La dernière date de cette année : trois mois au Kosovo, chargé de tâches d'intendance, avec les troupes françaises qui y sont cantonnées.

Il est maintenant lieutenant-colonel. On raconte qu'un jour, en blaguant, il a répondu à une dame qui l'appelait avec un brin de solennité «*Monsieur Pytkiewicz*» : «*On me dit Mon colonel, ou alors Maurice, mais pas Monsieur.*»

Militant de toujours, il a été vice-président de l'*Association des officiers de réserve républicains*, qui se donne entre autres comme objectif le respect par l'armée des valeurs démocratiques.

«*Je suis de gauche, dit-il, pas anti-militaire, bien sûr, mais antimilitariste.*»

Un environnement à protéger

Léo Mare est le plus important des six clubs de plongée du 18e : actuellement 130 adhérents. La cotisation est de 175 € par an pour un adulte, le matériel est fourni par le club. *Léo Mare* fait aussi plonger une douzaine de gamins du Centre d'animation Binet, «*qui s'éclatent et sont performants*».

«*Notre raison d'être, dit Maurice, en plus de la passion, est de permettre l'accès à ce sport de gens de tous milieux.*» Le club ne comporte que des bénévoles : même les moniteurs diplômés le sont. Chaque semaine, entraînement à la piscine Bertrand-Dauvin, près de la Porte de Clignancourt, et une fois par mois dans la «*fosse de plongée*» de Villeneuve-la-Garenne, qui comporte trois trous de 5 m, 10 m, 20 m de profondeur. Quatre fois par an, sortie tout un week-end dans une fosse naturelle, une ancienne carrière de marbre en Belgique. L'ambiance de ces sorties est très amicale.

Le club doit respecter des règles de sécurité strictes édictées par les pouvoirs publics. Un certificat médical d'aptitude est exigé à l'inscription. Une formation est donnée, notamment en secourisme. «*Il faut pouvoir faire face à tout imprévu, savoir aider quelqu'un à remonter.*» La plongée n'est pas un sport sans danger, il peut y avoir des accidents, mieux vaut les éviter.

Actuellement, le club développe un projet axé sur la protection de l'environnement marin et aquatique. Mais le plus joli souvenir de Maurice, c'est peut-être quand, il y a quelques années, les membres du club ont monté une pièce de théâtre sous-marine. Le spectacle a eu plusieurs représentations, puis il a fait long feu. Si l'on peut dire.

Noël Monier

1. *Léo Lagrange fut secrétaire d'État aux Sports et Loisirs en 1936 dans le gouvernement de Front populaire. Il fut tué au combat en 1940, au début de la Seconde guerre mondiale. La fédération qui porte son nom est née au lendemain de cette guerre.*